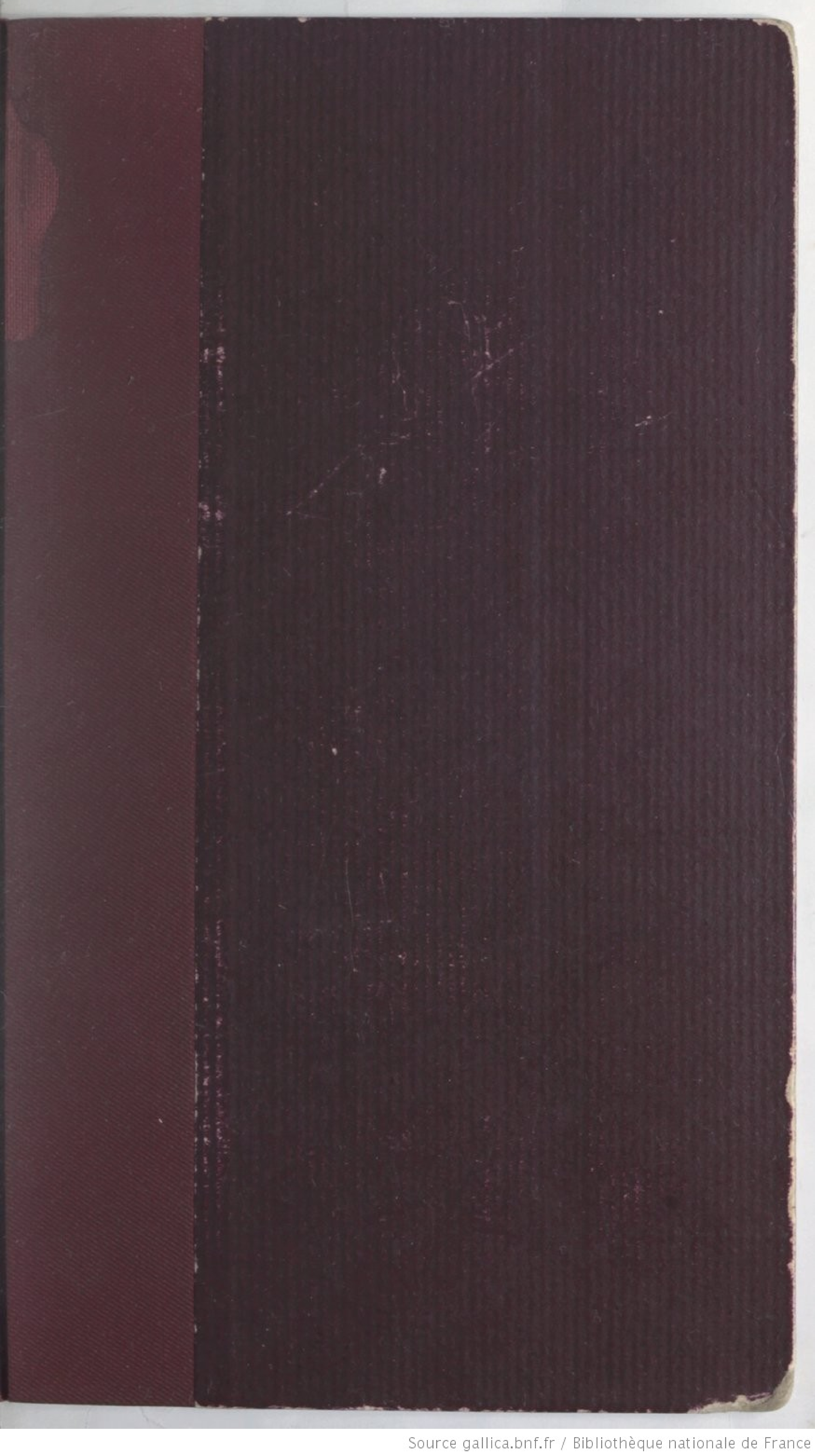
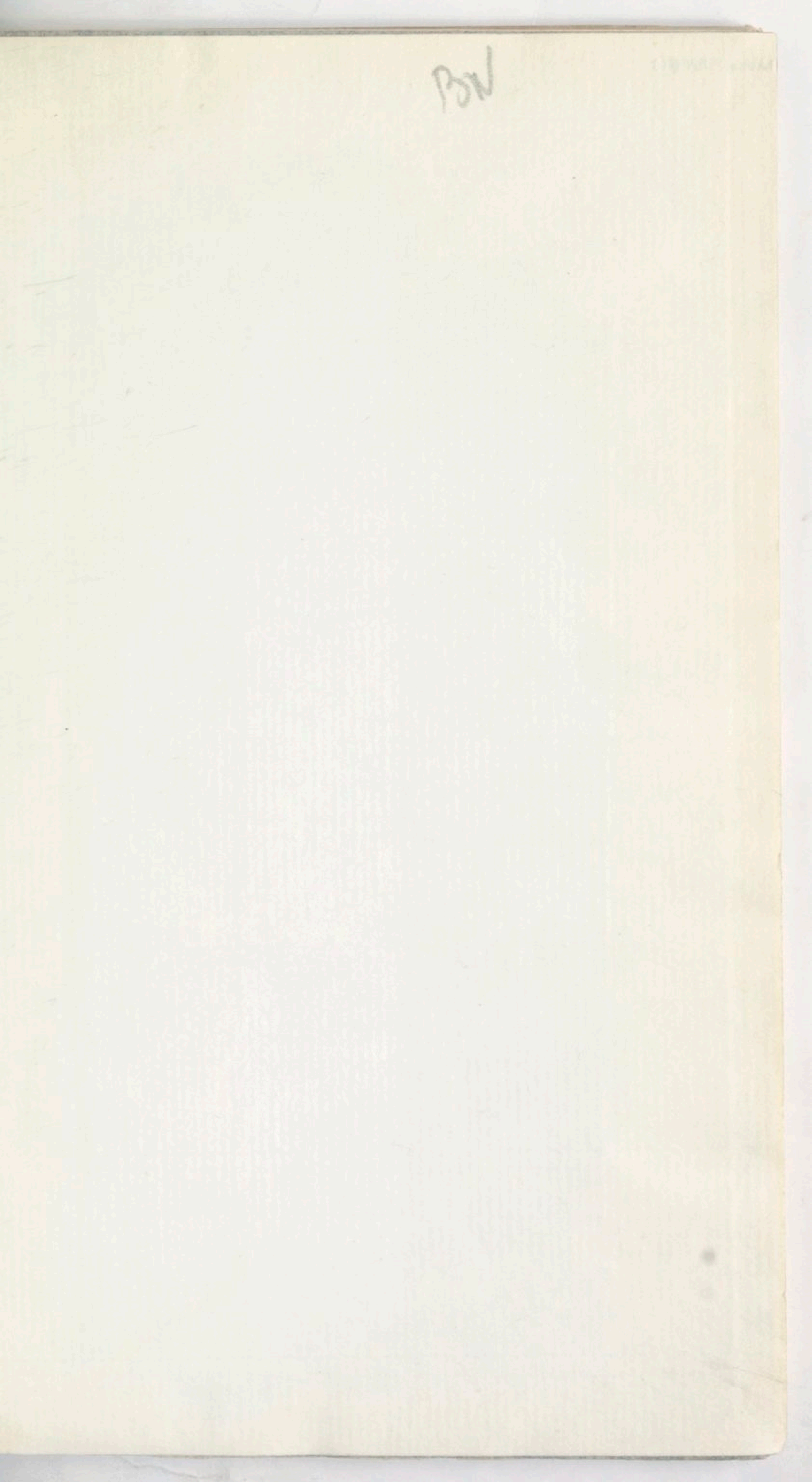


Oeuvres complètes de E. T. A. Hoffmann...


BnF Gallica





CONTES

FANTASTIQUES

DE

E. T. A. HOFFMANN.

II.



CONTES FANTASTIQUES.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
rue des Marais S.-G., n. 17.

CONTES
FANTASTIQUES

DE E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,
TRADUCTEUR DE VAN DER VELDE ET DE ZSCHOKKE,

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN,

Par Walter Scott.



TOME II.

PARIS.
EUGÈNE RENDUEL,
ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1830.

CONTES
FANTASTIQUES
DE
E. T. A. HOFFMANN.

II.



PARIS.
Eugène Renduel.
1830.

SALVATOR ROSA.

CONTES FANTASTIQUES.

SALVATOR ROSA.

CHAPITRE PREMIER.

Ordinairement on dit beaucoup de mal des hommes célèbres; que ce soit par des raisons valables ou non, qu'importe? C'est ce qui arriva au célèbre

peintre Salvator Rosa, dont les tableaux pleins de vie n'ont certainement jamais été contemplés par mon lecteur sans une jouissance intérieure et toute particulière.

Lorsque la réputation de Salvator se fut répandue à Naples, à Rome, dans la Toscane, et même par toute l'Italie, lorsque les peintres qui voulaient plaire devaient tâcher d'imiter le style étrange de son pinceau, à cette époque même de méchans envieux faisaient naître des bruits fâcheux qui devaient obscurcir la gloire divine de l'artiste. On prétendait qu'à une époque antérieure de sa vie, Salvator avait fait partie d'une bande de brigands, et que c'était dans cette société maudite qu'il avait pris les originaux de toutes ces figures féroces, fières, si fantastiquement costumées, qu'il plaça plus tard dans ses tableaux. On disait que les

déserts sombres et affreux, les *selve selvagge*, comme les nomme le Dante, où il s'était tenu caché, étaient fidèlement reproduits dans ses paysages. Mais ce qu'il y avait de pire, c'est qu'on soutenait qu'il avait été entraîné dans la terrible et sanguinaire conspiration, tramée à Naples par le fameux Mas'Aniello, et l'on en racontait les particularités avec les plus petits détails.

Aniello Falcone, le peintre de batailles, c'était ainsi qu'on racontait la chose, s'enflamma de fureur et de vengeance, lorsque les soldats espagnols eurent tué, dans une mêlée, un de ses parens. Il rassembla aussitôt une bande de jeunes gens audacieux, artistes pour la plupart, leur donna des armes, et les appela la Compagnie de la Mort. En effet, cette troupe répondit parfaitement à sa fatale dénomination. Ces jeunes gens parcouraient

par bandes la ville de Naples, et poignardaient sans pitié tout Espagnol qu'ils rencontraient. — Ils pénétraient dans les asiles sacrés, et là ils tuaient sans miséricorde le malheureux qui s'était réfugié dans ces lieux. La nuit ils se rendaient auprès de leur chef, le sanguinaire et frénétique Mas'Aniello, qu'ils peignaient à la lueur de flambeaux allumés, de sorte que bientôt ses portraits se répandirent par milliers dans Naples et dans les environs.

On disait donc que Salvator faisait partie de cette bande meurtrière; le jour il égorgeait, et la nuit il peignait assidûment. Un critique célèbre, Taillasson, je crois, a remarqué avec justesse que ses tableaux portent le caractère d'une fierté féroce, d'une énergie bizarre, et d'une exécution sauvage. La nature ne se révèle pas à lui dans les charmes rians des vertes prairies,

des champs fleuris, des bois odorans, des sources murmurantes, mais dans la terreur des rochers gigantesquement entassés, des arides rivages de la mer, des forêts désertes et inhospitalières. Ce n'est point l'haleine des vents du soir, ni le doux frémissement des feuilles; c'est le mugissement de l'ouragan, le fracas de la cataracte, qui seuls se sont fait entendre à son oreille. En contemplant dans ses tableaux ces déserts, et les hommes d'un extérieur étrange et sauvage, qui se glissent çà et là, tantôt seuls, tantôt en troupe; les pensées sinistres se présentent d'elles-mêmes. On se dit : ici se commit un meurtre; là le cadavre sanglant fut jeté dans le précipice.

Qu'il en soit ainsi, que Taillasson ait raison de dire que le Platon de Salvator, que son saint Jean même annonçant dans le désert la naissance du Sau-

veur, ont quelque peu des mines de brigands; supposons, dis-je, que tout cela soit véritable, encore serait-il injuste de conclure des œuvres à l'artiste, et de croire que lui, qui a représenté en pleine vie les objets sauvages et terribles, doive avoir été par-là même un homme sauvage et terrible. Celui qui parle beaucoup de l'épée, la manie souvent très-mal; et celui qui au fond de son âme comprend les plus sanglantes horreurs, de manière à pouvoir leur donner la vie au moyen de la palette, du pinceau, ou de la plume, est d'ordinaire le moins capable de les commettre.

N'ajoutons donc pas foi à ces bruits, qui firent du brave Salvator un brigand et un assassin; ne croyons point qu'il ait pris part aux sanglantes actions de Mas' Aniello, et pensons plutôt que les terreurs de ces temps de désolation le

chassèrent de Naples vers Rome, où il arriva en fugitif, pauvre et indigent, vers l'époque où Mas' Aniello venait de tomber.

Mal vêtu, une mince bourse avec quelques pâles sequins dans sa poche, Salvator Rosa se glissa dans la ville, par une nuit sombre. Il arriva sans savoir lui-même comment, sur la place Navona. Là, à une époque plus heureuse, il avait autrefois habité une belle maison, près du palais Panfili. Il regarda d'un air chagrin ces croisées, grandes comme des glaces, qui brillaient à la lueur des rayons de la lune. « Ah! s'écria-t-il avec humeur, il en coûtera de la toile et des couleurs, avant que je puisse de rechef établir mon atelier là-haut. »

Mais, en parlant ainsi, il se sentit tout-à-coup abattu, sans force et sans courage. « Pourrai-je, grommela-t-il entre ses dents, en s'asseyant sur les

marches en pierre du seuil de la maison, pourrai-je faire assez de tableaux tels que les sots les désirent? Je crois presque que je suis au bout de mes efforts. »

Un vent glacial s'engouffrait dans les rues. Salvator sentit la nécessité de chercher un gîte. Il se leva avec peine, s'avança en chancelant, arriva sur le Corso et entra dans la rue Bergognona. Là, il s'arrêta devant une petite maison, large seulement de deux fenêtres, habitée par une pauvre veuve et par ses deux filles. Cette femme l'avait reçu pour peu d'argent, lorsqu'il était venu à Rome pour la première fois, et il pensait pouvoir retrouver chez elle un logement convenable à sa position actuelle.

Il frappa à la porte avec confiance, et proclama plusieurs fois son nom. Enfin, il entendit la vieille se lever pé-

niblement, et venir à la fenêtre en pestant contre le mauvais sujet qui la troublait au milieu de son sommeil, et en jurant que sa maison n'était point une hôtellerie. Il fallut beaucoup de paroles de part et d'autre jusqu'à ce qu'elle reconnût son ancien locataire; et lorsque Salvator se plaignit de ce que, après s'être enfui de Naples, il ne pouvait trouver un gîte à Rome, la vieille s'écria : Eh! par Christ et tous les saints! est-ce vous, signor Salvator! Votre petite chambre en haut, sur la cour, est encore vacante, et le vieux figuier étend à présent ses branches et ses feuilles à travers les fenêtres, de manière que vous pourrez vous asseoir et travailler au frais comme dans un berceau verdissant. — Ah! que mes filles seront contentes de vous voir de retour, signor Salvator! — Mais savez-vous bien que la Marguerita est deve-

nue bien grande et bien belle? Vous ne la balancerez plus sur vos genoux! — Votre petite chatte est morte, il y a trois mois, en avalant une arête de poisson. Que voulez-vous? la tombe est notre héritage à tous! Mais vous savez bien la grosse voisine, que vous avez dessinée si souvent, elle a épousé ce jeune homme, le signor Luigi? Eh, eh! *Nozze e magistrati sono da Dio destinati!* Les mariages se concluent au ciel, vous dis-je.

— Mais, dit Salvator en interrompant la vieille, mais, signora Caterina, par tous les saints, laissez-moi d'abord entrer, et puis vous me parlerez de votre figuier, de vos filles, de la chatte et de la grosse voisine. — Je meurs de fatigue et de froid.

— Mais voyez donc cette impatience! dit la vieille. *Chi va piano, va sano; chi va presto, muore lesto.* — Douce-

ment, doucement, dis-je. Mais vous êtes fatigué, vous vous gelez; vite donc les clefs, vite les clefs!

Mais la vieille dut d'abord réveiller ses filles, et lentement, lentement faire du feu. — Enfin elle ouvrit la porte au pauvre Salvator, mais à peine fut-il entré dans le vestibule, qu'accablé de fatigue et de maladie, il tomba par terre comme mort. Heureusement que le fils de la veuve, qui d'ordinaire habitait Tivoli, était venu rendre visite à sa mère. On le fit aussi sortir de son lit, qu'il céda très-volontiers à l'ancien ami de la maison.

La vieille aimait extrêmement Salvator, et quant à ce qui regardait son art, elle le mettait au-dessus de tous les peintres du monde; son pitoyable état la mit tout hors d'elle; elle voulut courir au couvent voisin, et chercher son confesseur, afin qu'il vînt combat-

tre le mal par des cierges bénits ou des amulettes toutes puissantes. Le fils, au contraire, était d'opinion qu'il vaudrait mieux aller trouver tout de suite un bon médecin, et il courut sur-le-champ à la place d'Espagne, où demeurait le célèbre docteur Splendiano Accoramboni. Dès que celui-ci apprit que le peintre Salvator Rosa se trouvait malade, dans la rue Bergognona, il se prépara à l'aller trouver sur-le-champ.

Salvator était sans connaissance, dans le plus fort paroxysme de la fièvre. La vieille avait suspendu au-dessus du lit une couple d'images de saints, et priait avec ferveur. Ses filles, baignées de larmes, s'efforçaient de temps à autre de faire avaler au malade quelques gouttes de la limonade rafraîchissante qu'elles avaient préparée, pendant que le fils, assis au chevet du lit, essuyait

la sueur froide de son front. Le jour venait de paraître, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas, et que le célèbre docteur signor Splendiano Accoramboni entra.

Si Salvator n'eût pas été malade à mourir, les deux jeunes filles gaies et folâtres, comme elles l'étaient, eussent éclaté de rire à la vue du merveilleux docteur ; en cet instant, elles se bornèrent à se retirer timidement dans un coin de la chambre, d'un air épouvanté. Il n'est pas mal de dépeindre la figure du petit homme qui parut, à l'aube du jour, chez la dame Caterina, dans la rue Bergognona. En dépit d'une tendance assez prononcée à la croissance la plus élevée, le docteur Splendiano Accoramboni n'avait pu atteindre tout-à-fait à la stature de quatre pieds. Dans ses jeunes années, ses membres étaient des plus délicats; et, avant

que sa tête, un peu difforme dès sa naissance par ses joues enflées et par son double menton, eût pris trop d'accroissance, avant que son nez, trop abondamment nourri de tabac d'Espagne, se fût prononcé en saillie informe, avant que l'excès des maccaroni eût donné à son ventre trop de protubérance, l'habit d'*abbate* qu'il portait lui séyait à ravir; on pouvait alors l'appeler un charmant bout d'homme, et les dames romaines le nommaient leur *caro Puppazetto*. Mais ce temps était passé, et M. le docteur Splendiano, quand on le voyait passer dans la rue, donnait à croire que la tête d'un homme de six pieds était tombée sur les épaules d'un petit polichinelle de marionnettes, à qui force était de la porter. Cette petite et singulière figure s'était enveloppée d'une quantité disproportionnée de damas de Venise,

dont on avait taillé une robe de chambre; elle s'était ceinte d'une large ceinture en cuir, à laquelle était suspendue une rapière longue de trois aunes; et, sur sa perruque blanche comme la neige, elle avait érigé un bonnet haut et pointu, qui ne ressemblait pas mal à l'obélisque de la place Saint-Pierre.

Le digne Splendiano Accoramboni regarda d'abord, à travers ses grands verres de lunettes, le malade, puis la dame Caterina, et prit celle-ci à part. — Voilà, lui dit-il à voix basse; voilà Salvator Rosa, le grand artiste, étendu presque sans vie, Caterina; et c'en est fait de lui, si mon art ne le sauve! Mais, dites-moi, depuis quand est-il chez vous? A-t-il apporté avec lui beaucoup de beaux tableaux?

— Hélas! mon cher docteur, répliqua Caterina, ce n'est que cette nuit que mon pauvre fils est arrivé chez

moi; et quant à ce qui concerne ses tableaux, je n'en sais encore mot; mais en bas il y a une grande caisse qu'avant de perdre connaissance, Salvator me pria de garder soigneusement. Il se peut bien que quelque beau tableau qu'il aura peint à Naples s'y trouve emballé.

C'était un mensonge, mais nous saurons bientôt les raisons qu'eut dame Catherine, pour en imposer ainsi au docteur.

— Bien, bien, dit le docteur, et se frottant la barbe en souriant. Il s'approcha du lit avec autant de gravité, que le permettait sa longue rapière, qui s'accrochait aux chaises et aux tables, tâta le pouls du malade, en haletant, nomma en grec et en latin cent maladies que Salvator n'avait pas, puis un aussi grand nombre qu'il aurait pu avoir, et finit par dire qu'à la vérité,

il ne saurait nommer pour le moment la maladie du peintre, mais que d'ici à quelque temps il trouverait bien un nom qui lui serait applicable, et aussi un remède pour la guérir; et il sortit avec gravité, les laissant tous accablés de craintes et se soucis.

Au bas des marches, le docteur demanda à voir la caisse de Salvator, et dame Caterine lui en montra une en effet, dans laquelle se trouvaient quelques manteaux usés de défunt son mari. Le docteur frappa doucement sur la caisse et dit avec satisfaction : Nous verrons, nous verrons!

Après quelques heures d'absence le docteur revint avec un très-beau nom pour la maladie de Salvator, et plusieurs grandes bouteilles d'une potion nauséabonde, recommandant de la faire prendre au malade sans discontinuer. Ce ne fut pas sans peine; car Salvator

manifesta le plus grand dégoût pour cette médecine, qui semblait puisée au fond de l'Achéron. Mais soit que la maladie de Salvator, qui avait enfin un nom et qui représentait alors quelque chose de réel, commençât seulement à se manifester, soit que la potion de Splendiano se déchaînât trop violemment dans ses entrailles; toutefois est-il que le pauvre Salvator s'affaiblissait à vue d'œil. Le docteur Splendiano Accoramboni avait beau assurer qu'après la cessation totale du mouvement de la machine vitale, il lui donnerait une nouvelle impulsion, comme au balancier d'une pendule; on ne commençait pas moins à douter de la guérison du pauvre peintre, et à croire que le docteur avait donné au balancier une impulsion si forte que tous les ressorts s'étaient brisés.

Un jour, il arriva que Salvator, qui

paraissait à peine capable de se mouvoir, tomba dans le paroxysme d'une fièvre brûlante. Il saisit les fioles qui contenaient la potion et les jeta en fureur par la fenêtre, au moment où le docteur entrait dans la maison. Il arriva que quelques fioles l'atteignirent, se brisèrent sur sa tête, et que la noire liqueur se répandit en longs flots sur son visage et sur sa perruque. — Le signor Salvator est devenu enragé, s'écria le docteur en s'élançant dans la maison, il est tombé en frénésie et l'art ne peut le sauver. Dans dix minutes il est mort; donnez-moi le tableau, Madame Caterine, il est à moi; c'est le prix de mes peines! donnez le tableau, vous dis-je!

Mais lorsque dame Caterine ouvrit la caisse et que le docteur Splendiano aperçut les vieux manteaux déchirés, il roula ses yeux dans leurs orbites, comme deux comètes enflammées, et

trépignant des pieds, il voua le pauvre Salvator, la veuve et la maison entière à tous les démons de l'enfer; puis il partit avec la rapidité d'un trait.

Le délire de la fièvre avait cessé. Salvator retomba dans son état léthargique; et dame Caterine persuadée que le malade touchait à son dernier moment, vola au couvent voisin et chercha le père Bonifazio pour lui administrer le Saint-Sacrement. En voyant le moribond, le père Bonifazio déclara qu'il connaissait parfaitement les symptômes que la mort trace sur le visage d'un homme dont elle va se saisir; mais qu'il n'apercevait rien de semblable dans les traits de Salvator. Il ajouta qu'il y avait encore possibilité de le guérir, si le docteur Splendiano Accoramboni avec ses dénominations et ses fioles, ne passait plus le seuil de la porte. Le bon père se mit aussitôt

en route et alla s'occuper de tenir sa parole.

Salvator, revenu de son évanouissement, se crut dans un beau bosquet odoriférant, dont les rameaux et les feuilles vertes s'enlaçaient au-dessus de lui. Il sentit une chaleur vivifiante pénétrer tout son corps; seulement son bras gauche lui semblait attaché.

—Où suis-je? dit-il d'une voix faible.

Un beau jeune homme de bonne mine, qui se tenait debout auprès de son lit, et qu'il aperçut alors pour la première fois, se jeta à genoux, saisit sa main droite, l'arrosa de larmes brûlantes, et s'écria à plusieurs reprises : — O mon excellent maître! mon digne maître! maintenant tout est bien; vous êtes sauvé : vous serez rétabli!

—Mais, dites-moi seulement..., reprit Salvator.

Le jeune homme le supplia de ne

pas se fatiguer en parlant, et promit de lui raconter ce qui lui était arrivé. Voyez-vous, mon cher et digne maître, vous étiez certainement bien malade en arrivant ici de Naples, mais votre état n'était pas désespéré. L'usage des remèdes insignifians vous eût remis en peu de temps; mais la maladresse de Carlo qui est allé chercher le médecin le plus proche, vous a fait tomber entre les mains du fatal docteur Pyramide, le plus fatal docteur qui ait jamais travaillé à remplir les entrailles de la terre!

— Quoi! dit Salvator en riant, quelque faible qu'il fût, c'est donc ce docteur Pyramidal que j'ai aperçu? Un petit bout d'homme, vêtu de damas, qui m'a condamné à avaler une boisson détestable, dégoûtante, infernale, et qui portait sur sa tête l'obélisque de la place de Saint-Pierre.

—Oh, par Dieu ! dit le jeune homme en riant aussi aux éclats, le docteur Splendiano Accoramboni vous a apparu sous son bonnet de nuit pointu, dans lequel il se montre chaque matin à sa fenêtre comme un météore de funeste présage. Mais ce n'est point à cause de ce bonnet qu'on le nomme le docteur Pyramide; la raison de cette dénomination est toute autre. Le docteur Splendiano est un grand amateur de tableaux, et il possède une galerie très-bien choisie, qu'il s'est acquise par une manière d'agir toute particulière. Il poursuit avec ardeur les peintres et leurs maladies, surtout les maîtres étrangers. Ont-ils une seule fois mangé trop de maccaroni, ou avalé un verre de vin de Syracuse plus que la juste mesure, il sait les attirer dans ses filets. Alors il les gratifie tantôt d'une maladie, tantôt

d'une autre, qu'il baptise toujours d'un nom immense et dont il se met à opérer la guérison. Il se fait promettre un tableau pour salaire, et comme les constitutions obstinées peuvent seules résister à ses remèdes, il a part à la succession de tous les artistes étrangers, qu'on ensevelit auprès de la pyramide de Cestius. Le cimetière placé auprès de la pyramide de Cestius est le champ où recueille abondamment le docteur Splendiano Accoramboni; il le cultive avec beaucoup de soin, et c'est de là que lui vient son surnom. Dame Caterina, par des vues bienveillantes sans doute, avait fait croire au docteur que vous aviez apporté un tableau magnifique, et vous pouvez penser avec quel zèle il vous préparait ses potions. — C'est votre bonne étoile qui vous a fait jeter les fioles sur la tête du docteur, et qui

a inspiré à dame Caterine l'idée d'appeler le père Bonifazio pour vous administrer le saint-sacrement : le père s'entend un peu en médecine, il a jugé sainement votre état, et il est venu me chercher.

Vous êtes donc aussi un docteur? dit Salvator avec une voix faible et lamentable : — Non, répondit le jeune homme en rougissant, non, mon cher et digne maître, je ne suis pas un médecin comme signor Splendiano, mais simplement un chirurgien. Je faillis mourir de terreur et de joie, lorsque le père Bonifazio me dit que Salvator Rosa se trouvait mortellement malade dans la rue Bergognona et qu'il avait besoin de mon art. J'accourus, je vous ouvris une veine au bras gauche, et je vous sauvai. — Nous vous transportâmes ici dans cette chambre fraîche et aérée que vous occupiez jadis. Re-

gardez autour de vous; là est encore lè chevalet que vous laissâtes ici; là sont quelques dessins au crayon, que dame Caterina a conservés comme des reliques. — Votre maladie a cédé; des remèdes simples que le père Bonifazio prépare, et les soins de l'amitié, vous rendront bientôt toutes vos forces. — Et maintenant permettez que je baise encore une fois cette main, cette main créatrice, qui sait donner une vie enchanteresse aux merveilles les plus secrètes de la nature! — Permettez que le pauvre Antonio Scacciati épanche son ame en enthousiasme et en reconnaissance de ce que le ciel lui a permis de sauver la vie du grand et divin maître Salvator Rosa! — A ces mots, le jeune homme se précipita de nouveau à genoux, saisit la main de Salvator, la baisa et l'arrosa de larmes brûlantes.

— Je ne sais, dit Salvator en se soulevant avec peine, je ne sais, cher Antonio, pourquoi vous m'adressez des hommages si respectueux. Vous êtes, dites-vous, un chirurgien; cette profession ne s'allie guères aux beaux arts?

— Mon cher maître, répondit le jeune homme les yeux baissés, lorsque vous aurez repris plus de forces, je vous ouvrirai mon âme.

— Faites-le, dit Salvator; ayez en moi pleine confiance. Vous le pouvez; car je ne connais personne qui m'ait plus intéressé que vous, au premier aspect. Plus je vous regarde, plus je m'aperçois que votre figure offre des traits de ressemblance avec le divin jeune homme. — Je parle de Sanzio. Les yeux d'Antonio s'animèrent d'un feu étincelant; il essaya en vain de répondre.

En ce moment, dame Caterina entra

avec le père Bonifazio, qui apportait à Salvator une potion artistement préparée, qui fit plus de plaisir et plus de bien au malade que l'eau achérontique du docteur pyramidal Splendiano Accoramboni.

CHAPITRE II.

ANTONIO SCACCIATI.

Il arriva comme Antonio l'avait prédit. Les simples et bienfaisans médicamens du père Bonifazio, les tendres soins de la bonne dame Caterina et de ses filles, la belle saison qui commen-

çait justement, tout cela produisit sur la constitution naturellement robuste de Salvator des effets si propices, qu'il se sentit bientôt assez remis pour penser à l'exercice de son art, et qu'il s'occupa d'abord de tracer au crayon quelques belles esquisses pour les transporter plus tard sur la toile.

Antonio ne quittait presque point la chambre de Salvator; il était tout yeux lorsque Salvator esquissait ses dessins; et le jugement qu'il portait sur quelques parties, faisait voir qu'il devait être initié dans les secrets de l'art.

— Écoutez, Antonio, lui dit un jour Salvator, vous entendez si bien l'art de la peinture, que je crois non-seulement que vous avez médité sur cette partie avec intelligence, mais que vous avez peut-être manié le pinceau vous-même.

—Souvenez-vous, mon cher maître,

reprit Antonio, que quand vous revîntes à la guérison après votre long évanouissement, je vous dis que je vous dévoilerais mon âme. Il est temps, je crois, de vous ouvrir entièrement mon cœur. Car, voyez-vous, bien que je sois le chirurgien Antonio Scacciati, qui vous fit une saignée, j'appartiens néanmoins tout entier à l'art de la peinture, à laquelle je vais m'adonner à présent sans réserve, en abandonnant un métier odieux.

— Oh, oh! s'écria Salvator, Antonio, pensez à ce que vous allez faire. Vous êtes un habile chirurgien, peut-être deviendrez-vous un méchant artiste; car bien que vous soyez encore jeune, cependant vous êtes déjà trop vieux pour prendre le crayon. Une vie d'homme suffit à peine pour parvenir à l'intelligence du vrai, et pour réussir à le représenter avec facilité sur la toile.

— Eh! mon cher maître, reprit Antonio en souriant modestement, comment pourrais-je entrevoir la folle idée de m'adonner actuellement à l'art difficile de la peinture, si je ne l'avais point exercé dès ma tendre enfance, si le ciel n'eût pas permis que, bien que contrarié dans mes goûts par l'obstination de mon père, j'eusse vécu avec des maîtres célèbres. Sachez que le grand Annibal [1] s'est intéressé au pauvre enfant délaissé, et que je puis me nommer l'élève de Guido Reni?

—Eh bien! dit Salvator avec la rudesse qu'il montrait quelquefois, eh bien! brave Antonio, vous avez eu de très-grands maîtres, et il n'est pas douteux que, nonobstant votre chirurgie, vous soyez aussi un grand élève. Seulement

---

1 Carrache.

(*Le Tr.*)

je ne conçois pas que vous, fidèle disciple du doux et élégant Guido, que peut-être... c'est ce que font les disciples emportés volontiers par leur enthousiasme... vous surpassez encore en élégance...... puissiez trouver quelque plaisir à mes tableaux, et me croire un maître en peinture!

Une vive rougeur couvrit la figure du jeune homme, en entendant ces paroles de Salvator, qui ressemblaient un peu à des railleries.

— Permettez, dit-il, que je mette de côté la timidité qui d'ordinaire me ferme la bouche; permettez que je vous avoue sans détour tout ce que je pense. — Salvator, jamais je n'ai autant révéré mon maître que je vous révère. C'est la grandeur souvent sur-humaine des pensées que j'admire dans vos ouvrages. Vous saisissez les secrets les plus cachés de la nature; vous enten-

dez les merveilles de ses richesses, de ses arbres, de ses cataractes; vous comprenez sa voix sacrée, vous lisez sa langue et vous savez écrire les paroles qu'elle vous adresse. Oui, on dirait qu'en maniant le pinceau d'une manière si hardie, si audacieuse, vous consignez sur la toile les pensées du Créateur. — L'homme seul avec toute son activité ne vous suffit point; vous ne contemplez l'homme que dans le cercle de la nature et comme un de ses innombrables phénomènes. Aussi, Salvator, vous n'êtes vraiment grand que dans vos paysages, si merveilleusement conçus; quand vous abordez l'histoire, vous mettez vous-même des bornes à votre génie.

— Vous répétez là les jugemens des envieux peintres d'histoire qui m'abandonnent le paysage pour que je ne leur enlève pas le morceau qu'ils se sont ré-

servé, s'écria Salvator; comme si je n'entendais pas les figures et tout ce qui s'ensuit. Mais ce sont de sottes redites!

— Ne vous fâchez point, mon cher maître, continua Antonio; je ne redis inconsidérément les propos de personne, et c'est au jugement des maîtres qui sont à Rome que je voudrais le moins m'en fier! — Qui n'admirerait le dessin hardi, la merveilleuse expression, et surtout le vif mouvement de vos figures? — On sent que vous ne travaillez point sur un modèle raide et gauche, et bien encore moins d'après un manequin inerte; on voit que vous êtes vous-même votre modèle, et qu'en peignant, la figure que vous vous proposez de reproduire vient d'abord se réfléchir dans votre pensée comme sur la surface brillante d'un miroir.

— Diantre! Antonio, s'écria Salvator

en riant, je crois que vous avez déjà souvent regardé dans mon atelier, sans que je m'en doutasse, puisque vous savez si bien ce qui s'y passe.

— Le pouvais-je, reprit Antonio? mais laissez-moi poursuivre. Je ne voudrais pas critiquer, comme s'efforcent de le faire ces maîtres pédantesques, les tableaux que votre puissant génie vous inspire. En vérité, ce que l'on nomme vulgairement paysage, n'est point une dénomination applicable à vos compositions, que je voudrais plutôt nommer des tableaux historiques dans un sens profond. Un rocher, un arbre, semblent s'animer sous vos touches lumineuses. La nature entière, se mouvant en accords harmonieux, exprime la pensée sublime qui a brillé en vous. C'est ainsi que j'ai contemplé vos tableaux, et c'est ainsi, mon digne et excellent maître, que je leur dois, à eux

seuls, une intelligence plus profonde de l'art. Ne croyez point, pour cela, que je sois tombé dans une imitation puérile et ridicule. Si j'envie la liberté et l'audace de votre pinceau, je dois avouer que le coloris de la nature me paraît tout autre que celui que je vois sur vos pages. Je pense que s'il est salutaire à l'élève d'imiter le style de tel ou tel maître, il doit cependant s'efforcer à représenter la nature telle qu'il la voit. Ce n'est que cette intuition véritable, ce n'est que cette harmonie avec lui-même, qui peuvent donner du caractère et de la vérité à ses productions.—Guido était de cet avis, et l'inquiet Préti, que l'on nomme, comme vous le savez, le Calabrois, et qui est un peintre qui certainement a médité sur son art, m'avertissait toujours de me défier des dangers de l'imitation puérile. — Maintenant, Salva-

tor, vous savez pourquoi je vous révère sans être votre imitateur.

Salvator avait regardé fixement le jeune homme pendant qu'il parlait ; il se jeta avec véhémence à son cou.

— Antonio, dit-il, vous venez de dire des paroles bien sensées, bien profondes, tout jeune que vous soyez. Quant à la véritable intelligence de l'art, vous surpassez beaucoup de nos anciens maîtres si vantés. Vraiment, lorsque vous me parliez de mes tableaux, il me semblait que je me comprenais mieux moi-même. Si je vous estime, c'est précisément parce que vous ne voulez pas imiter mon style ; parce que vous ne prenez point des couleurs noires, comme tant d'autres ; que vous ne mettez point de clairs trop crus, ou que vous ne faites point sortir d'une terre boueuse une couple de figures estropiées, à visages hideux,

croyant alors avoir fait du Salvator. Tel que vous voilà, vous avez trouvé en moi un fidèle ami! Je me donne à vous de toute la puissance de mon âme!

Antonio était hors de lui-même de joie de la bienveillance que le maître lui témoignait. Salvator manifesta un vif désir de voir les tableaux de son jeune ami, et Antonio le conduisit aussitôt dans son atelier.

Salvator ne s'était point attendu à voir des productions mesquines de celui qui avait parlé avec tant d'intelligence sur la peinture, et dans lequel un génie tout particulier semblait se manifester; mais cependant le maître fut extrêmement surpris en voyant les riches tableaux d'Antonio. Partout il trouva des idées hardies, un dessin correct et le coloris le plus vif; le bon goût régnait dans le jet des larges dra

peries ; l'extrême netteté des extrémités, la grâce charmante des têtes annonçaient le digne élève de Guido Reni, bien que chez Antonio, différent en cela de son grand maître, la tendance à sacrifier l'expression à la beauté ne se manifestât pas partout. On voyait qu'Antonio tendait à l'énergie d'Annibal, sans avoir encore toutefois pu y atteindre.

Salvator avait long-temps contemplé en silence chaque tableau d'Antonio, il lui dit : Écoutez, Antonio, vous êtes né pour le noble talent de la peinture. Car la nature, non contente de vous avoir donné cet esprit créateur qui produit les idées sublimes, vous a encore accordé le rare talent de parvenir à vaincre en peu de temps les difficultés de la pratique. Je ferais un mensonge, si je vous disais que vous avez atteint à la grâce merveilleuse de Guido

et à la vigueur d'Annibal; mais il est certain que vous surpassez déjà de beaucoup tous les maîtres qui se pavanent ici dans l'Académie, San Luca, le Tiarini, le Gessi, le Sémenta et tous, quels que soient leurs noms, sans excepter le Lanfranc, qui ne sait peindre qu'à fresque. Et cependant, Antonio, si j'étais à votre place, j'hésiterais à jeter tout-à-fait la lancette et à prendre uniquement le pinceau. Cela vous paraît singulier; mais écoutez-moi: Nous sommes actuellement à une triste époque de la peinture, ou plutôt le démon semble se démener parmi nos artistes et les exciter de tout son pouvoir! Si vous n'êtes pas prêt à endurer des mortifications de toute espèce, à mesure que vous vous élèverez en talent, à souffrir d'autant plus de dédain et de mépris que votre renommée se répandra, à voir de malveillans coquins

s'approcher de vous avec un air de bonté et de bienveillance, pour vous perdre d'autant plus sûrement; si, dis-je, vous n'êtes point préparé à tout cela, ne touchez pas un pinceau. Souvenez-vous de la triste destinée de votre maître, du grand Annibal, qui, poursuivi malignement à Naples par une foule de méchans confrères, ne put parvenir à exécuter aucun ouvrage d'importance, et qui repoussé partout avec dédain, succomba à une mort prématurée. Souvenez-vous de ce qui arriva à notre grand Dominichino, lorsqu'il peignit la coupole de la chapelle de Saint-Janvier. Est-ce que ces coquins de peintres, je n'en nommerai aucun, pas même ce faquin de Belisario et ce Ribera, est-ce qu'ils ne corrompirent pas le valet de Dominischino, pour qu'il jetât de la cendre dans sa chaux afin que le crépis du mur ne pût

tenir et que la peinture tombât? Remettez-vous tout cela en mémoire, et examinez bien si votre âme est assez forte pour endurer de pareilles avanies; car autrement votre volonté sera brisée, et avec le courage de produire un ouvrage de l'art, la faculté de le faire se perd aussi.

— Hélas! Salvator, répondit Antonio, il est impossible qu'en me livrant tout entier à la peinture, je sois plus en butte au mépris et à la jalousie que je le suis aujourd'hui. Vous avez trouvé quelque plaisir à contempler mes tableaux, et vous m'avez dit que j'étais en état de produire quelque chose de mieux que les œuvres de plus d'un académicien de San-Luca; et cependant ce sont ceux qui parlent avec le plus de mépris de mes compositions. — Voyez donc, disent-ils, le chirurgien veut peindre! — Aussi je suis

bien décidé à quitter une profession qui me semble chaque jour plus odieuse. C'est en vous seul, mon digne maître, que j'ai mis toute mon espérance. Vos paroles sont d'un grand poids; d'un mot vous pouvez terrasser mes adversaires et me mettre à la place qui m'appartient.

—Vous avez beaucoup de confiance en moi, dit Salvator; mais, en vérité, après avoir vu vos tableaux et vous avoir écouté, je me sens porté à vous aider de toutes mes forces!

Salvator regarda encore une fois les tableaux d'Antonio, et s'arrêta surtout devant une Magdelaine aux pieds du Sauveur.

— Vous vous êtes écarté de la manière dont on représente d'ordinaire la Magdelaine, dit-il. La vôtre n'est pas une femme mûre, mais un enfant aimable comme ceux que Guido seul

savait faire. Il y a un charme merveilleux dans cette figure; vous avez peint cette tête avec enthousiasme, et si je ne m'abuse, l'original de cette Magdelaine doit être vivant et se trouver ici, à Rome. — Convenez-en, Antonio! vous aimez!

Antonio baissa les yeux et dit timidement : Rien n'échappe à vos regards perçans, mon cher maître; il se peut qu'il en soit comme vous le dites; mais, de grâce, ne me blâmez pas. Ce tableau est celui que j'estime le plus, et je l'ai tenu jusqu'ici caché à tous les yeux.

— Que dites-vous! s'écria Salvator. Aucun peintre n'a encore vu votre tableau?

— Aucun, répondit Antonio.

— Eh bien, reprit Salvator dont les yeux étincelaient de joie, soyez sûr, Antonio, que j'humilierai vos orgueilleux persécuteurs, et que je vous ferai

recueillir la gloire que vous mérite
Confiez-moi votre tableau, apportez-l
cette nuit secrètement dans ma de
meure, et abandonnez-moi le soin d
ce qui vous regarde. — Y consentez
vous?

— Avec joie! répondit Antonio. Ah
que je voudrais aussi vous parler d
mon amour; mais ce jour est consacr
à l'art; plus tard, je viendrai auss
vous consulter sur l'état de mon cœu

— Et moi, je vous assisterai en tou
ce que je pourrai! En s'en allant, Sal
vator dit en souriant: Écoutez, Anto
nio, lorsque vous me découvrîtes qu
vous étiez un peintre, je me repro
chai de vous avoir parlé de votre res
semblance avec Sanzio. J'imaginai qu
vous alliez aussitôt faire comme quel
ques-uns de nos jeunes gens, qui dès
qu'on leur trouve quelque ressem-
blance de visage avec un grand maître,

portent la barbe et les cheveux de la même façon que lui, et se croient alors appelés à imiter son faire. — Mais maintenant, je vous le dis et vous pouvez me croire, j'ai honoré dans vos tableaux la trace du génie divin qui ouvrait les champs célestes à Raphaël. Vous comprenez ce grand maître, et vous ne me répondez pas comme Vélasquez à qui je demandais dernièrement ce qu'il pensait de Sanzio. « Titien, me répondit-il, est le plus grand « maître, et Raphaël n'entend rien à « la carnation. » Dans cet Espagnol, il y a la chair et non pas la parole, et cependant les académiciens de San-Luca le portent aux nues, parce qu'il a peint une fois des cerises que les passereaux sont venus becqueter.

Il arriva que quelques jours après, les académiciens de San-Luca se rassemblèrent dans leur église pour juger

les ouvrages des candidats qui se présentaient. Salvator avait fait exposer dans l'église le beau tableau de Scacciati. Tous les peintres furent involontairement frappés de la vigueur et de la grâce qui régnaient dans cette composition, et des cris d'admiration s'élevèrent de toutes parts, lorsque Salvator assura qu'il avait apporté de Naples cette toile, qui était un héritage laissé par un jeune peintre mort récemment.

En peu de jours tout Rome accourut pour venir contempler l'ouvrage du jeune peintre Napolitain; on s'accordait unanimement à dire que depuis le temps de Guido Reni, jamais on n'avait créé de composition pareille, et l'enthousiasme alla même si loin, qu'on en vint à placer la ravissante Magdelaine de Scacciati au-dessus même des compositions du Guide.

Parmi la foule de gens qui s'assemblaient sans cesse devant le tableau de Scacciati, Salvator remarqua un jour un homme dont l'aspect était fort singulier. C'était un homme âgé, de haute taille, sec comme un fuseau; le visage d'une pâleur extrême, le nez fort long, le menton pointu et allongé encore par une barbe en pointe; les yeux gris et étincelans. Sur son épaisse perruque blonde, il portait un chapeau à haute forme surmonté d'un large panache; son manteau rouge foncé était orné d'une multitude de boutons d'argent; son justaucorps bleu de ciel était coupé à l'espagnole; ses longs gants de daim étaient ornés de franges d'argent, ses souliers de rosettes jaunes, et une longue épée d'estoc pendait à son côté.

Cette singulière figure était debout devant le tableau, et semblait plongée dans un ravissement profond; elle se

levait sur la pointe des pieds, se baissait ensuite jusqu'à terre, s'élançait de nouveau de toute la raideur de ses jambes, s'écartait, revenait, se pinçait les paupières à en faire jaillir les larmes, les ouvrait grandement, soupirait, grimaçait devant la charmante Magdelaine, et murmurait d'une douce voix de *castrato :* Ah! carissima, — Benedettissima, — ah! Marianna, — Mariannina, — bellissima, etc.

Salvator, attiré par ce bizarre personnage, perça la foule et s'efforça de lier conversation avec lui, au sujet du tableau qu'il semblait tant admirer. Mais celui-ci, sans trop faire attention à Salvator, maudissait sa misère qui ne lui permettait pas d'offrir un million pour ce tableau, afin de pouvoir l'enfermer sous vingt clefs et le dérober à tous les regards. Puis il recommençait tous ses mouvemens, et remerciait la sainte

Vierge et tous les saints de la mort du maudit peintre qui avait fait cet ouvrage dont la vue lui causait tant de tourmens.

Salvator en conclut que cet homme était fou, ou que c'était quelque académicien de San-Luca qu'il ne connaissait pas.

On ne parlait dans Rome que du tableau merveilleux; il n'était presque question de rien autre chose, et cette vogue générale suffisait pour prouver l'excellence de l'ouvrage. Lorsque les académiciens se rassemblèrent de nouveau dans l'église de San-Luca pour s'adjoindre quelques confrères, Salvator Rosa demanda tout à coup si le peintre qui avait fait la Magdelaine aux pieds du Sauveur n'eût pas été digne d'être admis dans l'académie? Tous les peintres, sans en excepter le critique Josépin, assurèrent qu'un si

grand maître eût été l'ornement de l'académie, et déplorèrent sa mort hautement et dans les termes les plus fleuris, bien qu'au fond du cœur ils en rendissent grâce au ciel, comme l'avait fait l'homme à la perruque blonde. — Ils allèrent même si loin dans leur exaltation, qu'ils résolurent de rendre un honneur solennel au jeune artiste enlevé si prématurément à son art, en le nommant académicien sur son tombeau et en faisant dire, dans l'église de San-Luca, des messes pour le repos de son âme. Ils prièrent donc Salvator de leur dire le nom du défunt, ainsi que le lieu de sa naissance.

Salvator se leva, et leur dit d'une voix solennelle : L'honneur que vous voulez rendre à un mort dans son tombeau, Messieurs, vous pouvez le rendre à un vivant qui marche parmi vous. Sa-

chez que la Magdeleine aux pieds du Sauveur, ce tableau, que vous placez avec raison au-dessus de tous les autres tableaux modernes, n'est pas l'ouvrage d'un peintre napolitain; ce chef-d'œuvre que tout Rome admire, a été peint par la main d'Antonio Scacciati, le chirurgien!

Les peintres stupéfaits regardèrent, long-temps en silence, Salvator qui souriait. Il s'amusa quelque temps de leur embarras, et ajouta: Eh bien! Messieurs, vous n'avez pas voulu admettre parmi vous le brave Antonio, parce qu'il est chirurgien, mais moi je pense qu'un homme de cette profession ne serait pas déplacé dans la noble académie de Saint-Luc, pour remettre les membres disloqués qui sortent de l'atelier de plus d'un de vos membres! Maintenant je l'espère; vous n'hésiterez plus à faire ce que vous

auriez dû faire depuis long-temps, à recevoir parmi vous le brave Antonio Scacciati.

Les académiciens avalèrent la pillule amère de Salvator, et se montrèrent, en apparence, fort joyeux de pouvoir rendre justice au mérite d'Antonio: ils l'admirent dans leur sein avec beaucoup d'éclat.

A peine sut-on, dans Rome, que le tableau de la Magdelaine était d'Antonio, que, de tous côtés, lui vinrent des commandes.

C'est ainsi que Salvator le tira, par une pieuse ruse, de l'obscurité dans laquelle il végétait, et l'amena, dès son début, à une brillante réputation.

Antonio nageait dans la joie et le bonheur. L'étonnement de Salvator ne fut que plus grand, lorsque, quelques jours plus tard, Antonio vint le

trouver, pâle, défait et le désespoir peint dans ses traits.

— Ah! Salvator! s'écria-t-il, que me sert que vous m'ayez élevé plus haut que je ne pouvais l'attendre, que vous m'ayez fait combler de louanges et d'honneurs, puisque me voici misérable à jamais, et puisque le tableau à qui je dois après vous ma gloire, cause toute mon infortune!

— Ne blasphême pas notre art sacré! répondit Salvator. Je ne crois pas au malheur qui t'atteint. Tu es comme moi, et tu n'as pu venir au but de tes désirs. Voilà tout, sans doute. Les amoureux sont comme les enfans, ils pleurent et ils crient dès qu'on touche le moindrement leurs poupées. Laisse, je t'en prie, le genre lamentable, je ne puis le souffrir. Assieds-toi là, raconte-moi tranquillement comment ta belle Magdelaine a influé sur tes amours,

et dis-moi où sont les pierres qui te gênent sur ta route, afin que je les écarte, car je te promets d'avance mon secours. Plus les choses sont aventureuses, plus elles me plaisent à moi. — Vois-tu, le sang recommence à bouillonner dans mes veines, et ma diète veut que je fasse quelque folie. Ainsi, conte-moi cela, Antonio; mais, comme je te l'ai dit, point de soupirs, de *oh!* de *ah!* de *ciel!* et de *mon Dieu!* Je t'écoute.

Antonio prit place sur l'escabeau que Salvator lui indiqua auprès du tableau auquel il travaillait, et commença ainsi :

Dans la rue Ripetta, dans une haute maison dont on aperçoit de loin le balcon saillant quand on arrive par la porte del Populo, demeure le plus singulier personnage qui soit peut-être dans Rome. Un vieux courtisan, portant en lui tous les vices de sa caste, avare, vaniteux, jouant le jeune homme, fat,

amoureux. Il est haut et sec comme une gaule, paré comme un hidalgo, et chargé d'une perruque blonde, de gants à franges, de rubans, d'une épée immense et d'un chapeau pointu.

— Arrête, arrête un moment, Antonio! dit Salvator. Et retournant la toile qu'il peignait, il prit du blanc et dessina en peu de traits hardis le personnage qu'il avait trouvé gesticulant devant la Magdelaine.

— Par tous les saints! s'écria Antonio en bondissant sur son siége et en riant aux éclats au milieu de son désespoir, c'est lui, c'est le signor Pasquale dont je parle, le voilà tout vivant!

— Tu vois bien, dit tranquillement Salvator, que je connais le patron; c'est sans doute ton rival; mais continue.

— Le signor Pasquale Capuzzi, reprit Antonio, est immensément riche; en même temps, comme je vous l'ai dit,

c'est un fat et un avare. Ce qu'il y a de mieux en lui, c'est qu'il aime les arts, et par dessus tout, la musique et la peinture; mais il y a tant de bisarreries dans ses goûts, que même en cela on ne peut s'entendre avec lui. Il se regarde comme le premier compositeur du monde, et se tient pour un chanteur comme il n'y en a pas dans la chapelle du pape. Aussi il ne regarde notre vieux Frescobaldi que par dessus l'épaule, et il prétend que Ceccarelli chante comme une botte dans un étrier; mais comme le premier chanteur du pape se fait nommer Odoardo Ceccarelli di Merania, notre gentilhomme se fait nommer signor Pasquale Capuzzi di Sinigaglia; car c'est à Sinigaglia qu'il est né, et à ce qu'on dit dans la barque d'un pêcheur, où sa mère, effrayée par un chien de mer, le mit au monde avant terme. Dans sa jeunesse, il fit exécuter sur le théâtre

un opéra qui fut impitoyablement sifflé, ce qui ne l'a pas guéri de la manie qu'il a de faire de la musique abominable. Il jurait même en entendant l'opéra de Francesco Cavelli, *le Nozze di Teti e di Peleo*, que le maître lui avait pris ses idées les plus sublimes. Il est encore possédé de la maladie de chanter et de martyriser une pauvre guitare hydropique qui n'en peut mais. Son fidèle Pylade est une espèce de nain, demi-castrat, que les Romains nomment Pitichinaccio. A ce couple se joint d'ordinaire... devinez qui? nul autre que le docteur Pyramide, qui file des sons comme un âne mélancolique, et qui se figure avoir une voix de basse qui fait envie à Martinelli, de la chapelle papale. Ces trois vénérables personnages se rassemblent le soir, se placent sur le balcon et chantent des motets de Carissimi de manière à exciter les gémis-

semens de tous les chats et de tous les chiens du voisinage, et à se faire maudire de toutes les créatures humaines que leur mauvais destin amène à cette heure dans la Ripetta.

Mon père allait souvent chez ce signor Pasquale Capuzzi, dont il soignait la barbe et la perruque, en sa qualité de barbier-chirurgien. Lorsque mon père mourut, j'héritai de ce soin, et Capuzzi fut très-content de moi, parce que, disait-il, je savais mieux que personne donner un tour audacieux à sa moustache, et surtout, ce qu'il n'avouait pas, parce que je me contentais d'un misérable quattrino qu'il me donnait pour salaire. Mais il croyait me récompenser richement, parce que, chaque fois que je lui taillais sa barbe, il me coassait aux oreilles, les yeux fermés, une ariette de sa composition.

Un jour, j'arrivais paisiblement

comme d'ordinaire; j'ouvris la porte, et j'aperçus une jeune fille, — un ange de lumière! — Vous connaissez ma Magdelaine! — C'était elle! Je restai immobile, il semblait que mes pieds eussent pris racine dans le parquet. — Vous ne voulez pas d'exclamations, rassurez-vous, je vous les épargnerai. Bref, je fus enflammé de l'amour le plus ardent. Le vieux gentilhomme me dit, en fronçant le sourcil, que c'était la fille de son frère Pietro qui était mort à Sinigaglia; qu'elle se nommait Marianna; qu'elle était sans parens, et que lui, en sa qualité d'oncle et de tuteur, l'avait recueillie dans sa maison. Vous pouvez penser que dès-lors la maison de Capuzzi devint mon paradis. Jamais je ne pouvais parvenir à me trouver un instant seul avec Marianna; mais ses regards, maint soupir étouffé, plus d'un serrement de

main, ne me laissaient pas douter de mon bonheur. — Le vieillard me devina, il se plaignit de ma conduite et me demanda quelles étaient mes prétentions. Je lui confessai ingénument que j'aimais Marianna de toute mon âme, et que je ne connaissais de plus grand bonheur sur la terre que celui de m'unir à elle. A ces mots, Capuzzi me toisa de la tête aux pieds, et prétendit qu'il n'eût jamais soupçonné que des pensées aussi ambitieuses pussent germer dans la tête d'un misérable ratisseur de barbes. La colère me donna de l'orgueil; je lui répondis qu'il savait bien que je n'étais pas un barbier, mais un habile chirurgien, et en outre, pour la peinture, un élève du grand Annibal Carrache et de l'incomparable Guido. Capuzzi se mit à rire aux éclats : Eh! mon doux seigneur barbier, mon excellent seigneur

chirurgien, mon sublime Annibal Carracci, mon bien-aimé Guido Reni, allez à tous les diables et ne vous remontrez pas ici, si vous voulez conserver vos membres intacts!

A ces mots le vieux Capuzzi me chassa rudement, et me poussa vers la porte. La patience m'échappa. Je pris le vieillard à la gorge, et je le secouai si terriblement que tous ses vieux os en craquèrent. La porte me fut fermée à jamais.

C'est là qu'en étaient les choses lorsque vous arrivâtes à Rome, et lorsque le ciel inspira au bon père Bonifazio de m'amener auprès de vous. Quand, par votre adresse, l'académie m'eut reçu dans son sein, quand tout Rome me combla de louanges, j'allai me présenter au vieux Capuzzi comme un spectre menaçant. Je lui parus tel, sans doute; car il pâlit, et se retira, trem-

blant de tous ses membres, derrière une grande table. Je lui dis alors d'un ton ferme et grave qu'il n'y avait plus d'Antonio Scacciati chirurgien et ratisseur de barbes, mais que celui qui portait ce nom était un peintre renommé et un académicien de Saint-Luc, à qui il ne refuserait pas la main de sa nièce. Sa colère fut excessive. Il hurla d'une manière effrayante, se tordit les mains, et s'écria que j'étais un misérable, que je lui avais dérobé sa Marianne, sa nièce chérie, pour la mettre sur sa toile et la produire à tous les yeux; mais que je prisse garde à moi, parce qu'il me brûlerait, moi et tous mes tableaux. Et à ces mots il se mit à crier d'une voix si effroyable, au feu! et au voleur! que je pris le parti de m'échapper.

Le vieux fou de Capuzzi est éperdûment amoureux de sa nièce. Il la

renferme étroitement, et s'il parvient à obtenir une dispense, il la forcera à cet abominable hymen. Toutes mes espérances sont perdues!

— Pourquoi donc? dit Salvator en riant. Je pense au contraire que tout est au mieux. Marianna t'aime, et il ne s'agit que de l'enlever au vieux Capuzzi. En vérité, je ne vois pas pourquoi deux hommes résolus comme nous le sommes ne le tenteraient pas! Du courage, Antonio; au lieu de gémir, de soupirer et d'être malade d'amour, il faut agir et sauver Marianna. Retourne à ton logis et reviens demain de bonne heure.

A ces paroles, Salvator jeta son pinceau, s'enveloppa dans son manteau, et se rendit au Corso, tandis que le pauvre Antonio retournait lentement dans sa demeure.

CHAPITRE III.

PASQUALE CAPUZZI.

Antonio ne fut pas peu étonné, lorsque le jour suivant Salvator lui décrivit dans ses moindres détails l'intérieur de Capuzzi.

— La pauvre Marianna, dit Salva-

tor, est indignement tourmentée par ce vieil insensé. Il soupire et roucoule tout le jour; et ce qu'il y a de pis, il chante pour toucher son cœur, et il chante des airs qu'il a composés lui-même. Outre cela, il est jaloux à en mourir, et il éloigne de cette pauvre fille tous les serviteurs qui, dit-il, pourraient se prêter à une intrigue. Chaque soir et chaque matin un petit monstre qui fait l'office de femme de chambre, se présente devant la pauvre Marianna. Ce spectre n'est autre que le petit Poucet, le Pitichinaccio, que Capuzzi force à s'habiller en femme. Quand Capuzzi s'absente, il ferme soigneusement toutes les portes, et un coquin qui a fait autrefois le métier de bravo, et qui est sbire aujourd'hui, monte la garde devant la maison. Il semble donc impossible d'y pénétrer, et cependant je te promets, Antonio,

que la nuit prochaine tu verras ta Marianna, et en présence de Capuzzi lui-même.

— Que dites-vous, s'écria Antonio hors de lui, la nuit prochaine! Cela est impossible!

— Silence, dit Salvator. Concertons un peu notre plan. D'abord, je dois te dire que j'étais déjà en relation avec le signor Capuzzi, sans le savoir. Cette misérable épinette, qui est dans le coin de la chambre, lui appartient, et je dois lui en donner l'énorme prix de dix ducats. Lorsque je revins à la santé, le goût de la musique me reprit; ç'a a toujours été ma joie et ma consolation. Je priai mon hôtesse de me procurer une épinette; et dame Catherine se souvint aussitôt que, dans la rue Ripetta, demeurait un vieux gentilhomme qui voulait vendre un de ces instrumens. On l'apporta ici. Je ne

m'occupai ni du prix, ni du possesseur. Hier soir j'appris seulement que c'était à l'honnête seigneur Capuzzi que j'avais affaire. Dame Catherine s'était adressée à une de ses connaissances qui demeure dans la maison de Pasquale, et tu peux imaginer maintenant d'où me viennent tous mes renseignemens.

— Ah! s'écria Antonio, voilà le chemin trouvé!...

— Je sais ce que tu veux dire, reprit Salvator; tu penses que nous pourrons arriver à ta Marianna par dame Catherine. Mais il n'en sera rien, dame Catherine est trop bavarde, et ne peut nous être utile. Écoute-moi. — Chaque soir, dans l'ombre, le signor Pasquale, quelque peine qu'il lui en coûte, emporte dans ses bras son petit castrat au logis; car, pour tout l'or du monde, le craintif Pitichinaccio ne mettrait le

pied sur le pavé à cette heure. Ainsi donc quand...

En ce moment, on frappa à la porte de l'atelier, et, au grand étonnement des deux peintres, le signor Pasquale Capuzzi entra dans toute sa magnificence. Dès qu'il aperçut Scacciati, il s'arrêta, se frotta les yeux et aspira l'air autour de lui, comme si le souffle allait lui manquer. Salvator s'avança au-devant de lui avec empressement, le prit par les deux mains, et s'écria : Mon digne signor Pasquale, que je me sens honoré de votre présence dans ma pauvre demeure ! C'est sans doute l'amour de l'art qui vous amène vers moi. Vous voulez voir ce que j'ai fait de nouveau; peut-être me demander un ouvrage. Parlez, mon digne seigneur, en quoi puis-je vous être agréable?

— J'ai, dit Capuzzi en balbutiant,

j'ai à vous parler, signor Salvator; mais... seul..., quand vous serez seul... Permettez que je m'éloigne, et que je revienne en temps plus opportun.

— Nullement, dit Salvator en le retenant fermement. Vous ne bougerez pas d'ici. Vous ne sauriez venir dans un meilleur moment; car puisque vous êtes un grand amateur du noble art de la peinture, un ami des peintres habiles, vous n'éprouverez pas peu de joie lorsque je vous présenterai celui que voici, le signor Antonio Scacciati, le premier peintre de notre temps, dont le magnifique tableau de la Magdelaine pénitente a excité dans Rome le plus vif enthousiasme. Certainement, vous êtes encore plein de cette composition, et vous avez sans doute désiré plus d'une fois de connaître le maître qui l'a créée.

Un tremblement violent s'empara

du vieillard; il secoua la tête comme par un mouvement nerveux, et jeta sur Antonio des regards irrités. Celui-ci s'approcha de Pasquale, le salua avec aisance, et se félicita de rencontrer si inopinément le signor Capuzzi, dont les profondes connaissances en musique et en peinture faisaient l'admiration non pas seulement de Rome, mais de toute l'Italie.

Cette démarche rendit quelque calme à Capuzzi. Il s'efforça de sourire, releva sa moustache, murmura quelques paroles inintelligibles, et se tourna vers Salvator pour lui parler des dix ducats qu'il avait à recevoir de lui en paiement de l'épinette.

— Nous arrangerons plus tard cette misérable affaire, mon digne seigneur! dit Salvator. Seulement ayez la bonté de jeter un regard sur cette esquisse

que je viens de terminer, et d'accepter un verre de noble vin de Syracuse.

Salvator disposa son esquisse sur un chevalet, avança un siège au vieux gentilhomme, et lui versa dans une belle coupe de cristal le jus doré des grappes de Sicile.

Le vieux Capuzzi buvait avec plaisir un verre de bon vin, quand il ne lui coûtait rien ; il porta la coupe à sa bouche, contempla l'esquisse en fermant les yeux à demi, et resta quelque temps en disant de temps en temps : parfait! accompli! Il eût été difficile de savoir s'il parlait du vin ou du tableau.

Dès que le vieux gentilhomme fut rendu à sa bonne humeur, Salvator s'écria tout-à-coup : Dites-moi donc, signor, on prétend que vous avez une charmante nièce, nommée Marianna? Tous nos jeunes seigneurs, poussés par une folie amoureuse, courent sans

cesse à la rue Ripetta, et se tordent presque le cou à force de lever la tête vers votre balcon, pour apercevoir la belle Marianna et dérober un seul de ses regards.

Toute la satisfaction, toute la joie que le bon vin avait répandues sur les traits de Capuzzi disparurent aussitôt, ses regards devinrent louches, et il répondit avec dureté : On reconnaît bien en vous la profonde corruption de notre jeunesse. Vos regards sataniques se portent sur une enfant pour la perdre! car je vous le dis, signor, ma nièce est une véritable enfant, à peine sortie des bras de sa nourrice.

Salvator parla d'autre chose, et le vieillard se remit ; mais au moment où remplissant encore une fois son verre, son visage s'anima d'une clarté nouvelle Salvator reprit : Dites-moi donc, mon bon seigneur, votre nièce de seize ans

a-t-elle vraiment de beaux cheveux châtains et des yeux pleins de volupté comme la Magdelaine d'Antonio? on le dit généralement.

— Je n'en sais rien, répondit Capuzzi d'un ton grondeur, mais laissons-là ma nièce et parlons plutôt de votre art!

Mais Salvator revenant sans cesse à la belle Marianna, le vieillard se leva enfin en fureur, renversa violemment son verre, et s'écria avec rage: Par le noir et infernal Pluton, par toutes les furies, vous faites de ce vin un poison! mais je le vois bien, vous et le digne seigneur Antonio, vous voulez vous moquer de moi, cela ne vous réussira pas. Payez-moi sur-le-champ les dix ducats que vous me devez, et puis, je vous laisserai aller à tous les diables, vous et votre honnête compagnon!

Salvator s'écria comme s'il eût été transporté de fureur: Quoi! vous osez

vous attaquer à moi dans ma demeure! vous voulez dix ducats pour cet instrument vermoulu, dont les vers ont déjà dévoré toute la moëlle? Dix ducats! vous n'en aurez pas cinq, pas trois, pas un seul, car il ne vaut pas un quatrino. Emportez cette gothique machine!

A ces mots, Salvator jeta aux pieds de Capuzzi l'épinette qui rendit un son plaintif et prolongé.

— Ah! ah! s'écria Capuzzi, il y a des lois à Rome! je vous ferai plonger dans un cachot! A ces mots il voulut gagner la porte, mais Salvator le retint avec force, le fit rasseoir sur le siège qu'il venait de quitter, et lui dit d'une voix douce : Mon brave signor Pasquale, vous ne voyez pas que j'ai voulu faire une plaisanterie? ce n'est pas dix ducats, c'est trente ducats que vous recevrez pour votre épinette. Et il répéta

si long-temps : trente ducats ! que Capuzzi dit enfin d'une voix éteinte : Que parlez-vous donc de trente ducats, signor. Salvator lui répondit sans se déconcerter qu'il soutenait son dire, et jura sur son honneur, qu'avant une heure l'épinette vaudrait trente et même quarante ducats, que le signor Pasquale pourrait recevoir aussitôt.

Le vieillard reprit haleine et murmura : trente ducats, quarante ducats! puis il ajouta : Mais vous m'avez terriblement offensé, signor Salvator.

— Trente ducats! répéta Salvator.

— Mais vous avez blessé mon cœur, signor Salvator!

— Trente ducats, répéta encore Salvator, et il répéta toujours, « trente ducats, trente ducats, » jusqu'à ce que le vieillard lui eût dit : Si je reçois trente ou quarante ducats pour mon

épinette, tout sera oublié et nous serons bons amis, signor Salvator.

— Mais, dit Salvator, avant que de remplir ma promesse, j'ai encore une petite condition à vous faire, mon vénérable signor Pasquale Capuzzi di Sinigaglia, vous le premier compositeur de l'Italie et le meilleur chanteur qui se puisse trouver. J'ai entendu avec ravissement la grande scène des *Nozze di Teti e Peleo* que ce coquin de Francisco vous a volée, voulez-vous me la chanter, tandis que je mettrai cette épinette en état ? C'est un bonheur que je vous prie de m'accorder.

Le vieillard se mit à sourire le plus agréablement qu'il put : On voit, dit-il, que vous êtes vous-même un excellent musicien, Signor; car vous savez mieux apprécier les gens de mérite,

que le font les ingrats Romains. Écoutez donc l'ariette des ariettes.

A ces mots, le signor Capuzzi se leva sur la pointe de ses pieds, ferma les deux yeux à peu près comme un coq qui s'apprête à chanter, et commença son ariette d'une voix si effroyable que dame Catherine et ses filles accoururent, imaginant que ces cris sinistres annonçaient quelque malheur. Elles s'arrêtèrent à la porte, frappées d'étonnement, et composèrent ainsi un public au sublime virtuose.

Pendant ce temps Salvator avait ouvert l'épinette, pris sa palette à la main, et il s'était mis à tracer sur le couvercle la peinture la plus bizarre qu'on pût imaginer. L'idée principale était tirée d'une scène de l'opéra de Cavalli, *le nozze di Teti*, mais le peintre y mêla une foule d'autres per-

sonnages, parmi lesquels se trouvaient Capuzzi, Antonio, Marianna d'après le tableau de la Magdelaine, Salvator lui-même, dame Catherine et ses deux filles, ainsi que le docteur Pyramide, tous si ressemblans, si animés, groupés avec tant d'art qu'Antonio ne put retenir un cri d'admiration à la vue du travail du maître.

Le vieux Capuzzi ne se laissa pas distraire de sa musique, et continua de croasser un interminable récitatif qui dura environ deux heures, après lesquelles il retomba épuisé sur son siège. Salvator venait de terminer son esquisse, qui avait toute la perfection d'un tableau achevé.

—J'ai tenu ma parole, au sujet de l'épinette, signor Pasquale, dit Salvator; et le prenant par le bras, il le conduisit près de l'instrument. A cette vue le vieux gentilhomme se frotta les

yeux comme s'il eût vu un miracle; prenant en toute hâte son bâton sous son bras et mettant son chapeau sur sa perruque, il s'élança d'un bond sur l'épinette, arracha le couvercle de ses charnières, le plaça sur sa tête, et s'enfuit en le tenant des deux mains, à la grande stupéfaction de dame Catherine et de ses filles.

— Le vieux ladre sait qu'il n'a qu'à porter le couvercle au comte Colonna ou à mon ami Rossi pour en avoir quarante ducats et même davantage! dit Salvator.

Il se mit alors à concerter avec Antonio le plan d'attaque qu'ils devaient mettre à exécution dans la nuit. Nous verrons comment il leur réussit.

Lorsque la nuit fut venue, le signor Pasquale, après avoir bien fermé sa maison, rapporta, comme de coutume, le petit castrat à son logis. Durant la

route, le petit homme se plaignait vivement de la vie que lui faisait mener Pasquale Capuzzi, qui non content de le faire enrouer à force d'ariettes, et de lui faire brûler les mains à cuire le maccaroni, jugeait à propos de l'employer en qualité de femme de chambre auprès de Marianne, profession où il n'y avait à gagner pour lui que des soufflets et des rebuffades. Capuzzi le consola en lui promettant de lui donner une vieille veste de peluche noire pour lui faire un habit d'abbé; mais le nain, malcontent, voulut avoir en outre une perruque et une épée. Ils arrivèrent ainsi capitulant dans la rue Bergognona où demeurait Pitichinaccio, à quatre portes de distance de la maison de Salvator.

Capuzzi déposa le nain à terre avec soin, ouvrit la porte, et ils montèrent ensemble, le petit homme devant le

grand. L'escalier était fort étroit et assez semblable à l'échelle d'un poulailler; mais à peine avaient-ils gravi la moitié des marches, qu'un effroyable vacarme se fit entendre au haut de l'escalier; c'était comme la voix d'un homme ivre, qui conjurait tous les diables de l'enfer de lui indiquer le chemin de cette maudite maison. Pitichinaccio se serra contre la muraille, et conjura Capuzzi au nom de tous les saints, de marcher en avant; mais à peine Pasquale eut-il fait deux pas, que l'ivrogne tomba du haut des marches, saisit Capuzzi dans ses bras en le faisant tourner comme un tourbillon, et s'élança en l'entraînant avec lui, jusqu'au milieu de la rue, à travers la porte ouverte. Là ils tombèrent à la fois, Capuzzi sur le pavé, et son camarade ivre étendu sur lui comme une outre pesante.

— Jésus, que vous est-il arrivé, signor Pasquale? Comment vous trouvez-vous ici au milieu de la nuit? Quelle mauvaise affaire avez-vous eue dans cette maison?

Ainsi parlèrent Antonio et Salvator.

— C'est mon dernier jour, dit Capuzzi en gémissant. Ce coquin m'a brisé tous les os; je ne puis plus bouger.

— Voyons un peu, dit Antonio, et il se mit à tâter le corps de Capuzzi, et le pinça si rudement à la jambe droite, que celui-ci poussa un grand cri.

— Par tous les saints, s'écria Antonio plein d'effroi; vous vous êtes cassé la jambe gauche, et à un endroit des plus dangereux. Si l'on ne vous secourt promptement, vous êtes un homme mort, ou tout au moins vous boiterez le reste de votre vie.

Capuzzi poussa un cri lamentable.

— Tranquillisez-vous, mon bon signor, dit Antonio; bien que je sois peintre maintenant, je n'ai pas oublié mon ancien état de chirurgien. Nous allons vous porter à la demeure de Salvator, et je vous panserai sur-le-champ.

— Mon bon signor Antonio, murmura Capuzzi, vous nourrissez de l'inimitié contre moi, je le sais...

— Ah! s'écria Salvator, il n'est pas question d'inimitié ici; vous êtes en danger, et c'est assez pour que l'honnête Antonio vous offre son secours. Allons, ami Antonio, aide-moi à le soulever.

Ils soulevèrent tous deux le vieux gentilhomme qui se plaignait vivement de la douleur que lui causait sa jambe, et l'emportèrent au logis de Salvator.

Dame Catherine assura qu'elle avait

eu le pressentiment d'un malheur, et qu'elle ne s'était pas couchée, à dessein. A la vue du vieux gentilhomme, elle éclata en reproches.

— Je sais bien, signor Pasquale, dit-elle, qui vous rapportiez dans cette maison. Vous pensez que votre nièce Marianna peut se passer du service des femmes, et vous abusez terriblement de la patience du pauvre Pitichinaccio, dont vous avez fait une camariste. Mais, voyez-vous, *ogni carne ha il suo osso*, chaque chair a ses os. Quand on a une fille chez soi, il lui faut donner des femmes. *Fato il passo secondo la gamba.* N'exigez pas de Marianna ce que vous ne devez pas exiger, ne faites pas de votre maison une geôle; *asino punto convien che trotti*, quand on est en voyage, il faut marcher. Vous avez une jolie nièce, il faut vivre en conséquence, c'est-à-dire faire

ce qu'elle veut. Mais vous ètes un homme dur, qui n'entend rien à la galanterie; et par dessus cela, amoureux et jaloux à votre âge. Pardonnez-moi si je vous dis tout cela, mais *chi ha nel petto fiele, non puo sputar miele,* quand le cœur est plein de fiel, la bouche ne peut pas être mielleuse. Eh bien, si, comme votre âge le fait présumer, vous mourez de votre chute, ce sera un avertissement pour vous, et votre nièce épousera un beau jeune homme qui lui laissera sa liberté.

Ces paroles coulèrent tout d'une source, tandis que Salvator et Antonio déshabillaient Capuzzi avec précaution, et le mettaient au lit. Les reproches de dame Catherine étaient pour lui autant de coups de poignard; mais dès qu'il voulait répondre, Antonio l'arrêtait en lui disant qu'il augmentait la gravité de son mal, et force lui fut donc d'étouf-

fer sa colère. Salvator renvoya enfin dame Catherine pour préparer de l'eau glacée que demandait Antonio.

Salvator et Antonio se convainquirent que le drôle qu'ils avaient envoyé dans la maison de Pitichinaccio avait merveilleusement accompli sa mission. Excepté quelques contusions dont témoignaient de légères taches bleues le signor Capuzzi n'avait pas éprouvé le moindre dommage de cette chute, terrible en apparence. Antonio bassina et banda le pied droit du vieux gentilhomme, de manière à l'empêcher de bouger. Puis, il l'enveloppa dans des draps imbibés d'eau glacée, afin, disait-il, de prévenir l'inflammation.

— Mon bon signor Antonio, dit Capuzzi en frissonnant de froid, dites-moi si c'en est fait de moi, si je mourrai?

— Tranquillisez-vous, signor Pas-

quale, dit Antonio, puisque vous avez supporté le premier pansement sans perdre connaissance, le danger n'est plus aussi grand. Mais il ne faut pas que vous restiez un seul moment sans chirurgien.

— Ah! mon cher Antonio, vous savez combien je vous aime! combien j'estime vos talens! N'est-ce pas, mon cher fils, vous ne m'abandonnerez pas?

— Bien que je ne sois plus chirurgien, et que j'aie quitté la lancette, je consens à avoir soin de vous, signor Pasquale, à condition que vous me rendrez votre confiance et votre amitié. Vous avez été un peu rude avec moi.

— Ne parlons plus de cela, mon cher Antonio, je vous en prie.

— Votre nièce, reprit Antonio, doit être mortellement inquiète de ne pas vous voir revenir. Vous êtes encore

assez fort pour être transporté, et nous vous rapporterons à votre demeure dès le point du jour. Là, je vous panserai encore une fois, je préparerai un nouvel appareil et je dirai à votre nièce ce qu'il faudra faire pour que vous guérissiez bientôt.

Le vieillard soupira profondément, ferma les yeux, et resta quelques momens en silence. Puis il étendit la main vers Antonio, et lui dit : N'est-ce pas, ami, que vous n'avez jamais songé sérieusement à Marianna ? Cela vous a passé comme à tous les jeunes gens ?

—Que voulez-vous, signor Pasquale, je croyais être amoureux de Marianna, et je ne voyais au fond en elle qu'un bon modèle pour ma Magdelaine. C'est peut-être pour cela que mon tableau... encore une fois Marianna m'est devenue indifférente.

— Antonio, s'écria Capuzzi, tu es

mon sauveur, ma consolation! je n'ai d'espoir qu'en toi!

Quand le matin vînt à paraître à travers les croisées, Antonio dit à Capuzzi qu'il était temps de le rapporter à sa demeure. Le signor Pasquale ne répondit que par un profond soupir. Salvator et Antonio l'enveloppèrent dans un grand manteau qui avait appartenu au défunt mari de dame Catherine. Deux porteurs le placèrent sur une civière, et le transportèrent à la rue Ripetta, suivi des deux amis.

En apercevant son oncle dans ce pitoyable état, Marianna poussa des cris affreux et se livra au désespoir, tant la pauvre enfant avait bon cœur; mais au même moment, la nature féminine se décéla, car un seul regard de Salvator suffit pour lui faire comprendre ce qui se passait, et un fin sourire apparut au milieu de ses larmes.

Antonio prépara artistement un lit, resserra encore les ligatures qui empêchaient Capuzzi de se mouvoir, et, grâce à ses soins, lui donna l'immobilité d'une marionnette dont on a noué les fils. Puis, il l'enterra sous un monceau de coussins, la tête enveloppée d'une multitude de linges mouillés qui l'empêchaient d'entendre les propos des amans, dont l'âme s'épanchait pour la première fois sans contrainte en douces larmes et en tendres baisers.

Antonio ne tarda pas à s'éloigner, pour aller, comme il l'annonça, préparer quelques potions salutaires; mais en effet pour aviser avec Salvator aux moyens d'ajouter encore à l'impotence du vieux gentilhomme.

CHAPITRE IV.

SIGNOR FORMICA.

Le jour suivant, Antonio se présenta de nouveau triste et mécontent devant Salvator.

— Eh bien, qu'as-tu donc, lui cria Salvator? Tu te trouves donc bien mal-

heureux de pouvoir, chaque jour, regarder, caresser et embrasser ta jolie Marianne !

— Ah ! Salvator, s'écria Antonio, le diable s'est encore remis à mes trousses ! notre ruse est éventée, et nous voici en guerre ouverte avec ce maudit Capuzzi !

— Tant mieux, dit Salvator. Mais dis-moi un peu comment la chose s'est passée ?

— Figurez-vous, qu'au moment où, après une absence de deux heures au plus, je revenais dans la rue Ripetta, avec toutes sortes d'essences, j'aperçus le vieux Capuzzi, entièrement habillé et debout sur sa porte. Derrière lui se tenait le docteur Pyramide avec l'infâme sbire, et entre leurs jambes, je voyais une créature, qui était, je crois, le Pitichinaccio. Dès que le vieux mereconnutilmemenaça du poing, pro-

féra les plus affreux juremens, et me cria qu'il me romprait tous les membres si je passais le seuil de sa porte. Attends, maudit coquin, s'écriait-il, j'emploierai mon dernier ducat à te faire pendre; et ton honnête ami, le signor Salvator, ce brigand échappé de la potence, il ira rejoindre en enfer son capitaine Mas'Aniello, et en attendant je n'aurai pas de peine à le faire bannir de Rome!

Ainsi parla le vieux Capuzzi, et comme le peuple commençait à s'assembler, je vis qu'il ne me restait pas d'autre parti que de fuir. Dans mon désespoir je ne voulais pas venir à vous; car je savais que vous ne feriez qu'en rire. Et n'en riez-vous pas déjà!

En effet, Salvator se mit à rire aux éclats. — Maintenant, s'écria-t-il, la chose devient divertissante! Je veux aussi te dire, mon cher Antonio, ce qui se passa dans la maison de Capuzzi



après ton départ. A peine avais-tu quitté la maison, que le signor Splendiano Accoramboni qui, Dieu sait comment, avait appris que son ami Pasquale s'était rompu la jambe dans la nuit, arriva solennellement avec un chirurgien. Son appareil, la manière dont le signor Pasquale avait été traité, éveillèrent les soupçons. Le chirurgien enleva les bandages et trouva, ce que nous savions bien, que le pied droit du digne Capuzzi n'avait pas éprouvé le moindre dérangement; tu t'expliques facilement le reste.

— Mais, mon digne maître, reprit Antonio, dites-moi donc comment vous savez tout ce qui se passe dans la demeure de Capuzzi?

— Je t'ai dit qu'une amie de dame Catherine demeure dans la maison de Capuzzi. Cette femme, veuve d'un marchand de vins, a une fille que ma

petite Marguerite va souvent visiter. Les jeunes filles ont un instinct tout particulier pour se rechercher entre elles, et c'est ainsi que Rosa et Marguerite ont découvert une petite crevasse qui donne dans la chambre de Marianna. Bientôt elles se sont trouvées toutes trois d'accord ; et dès que Capuzzi fait sa méridienne, les jeunes filles jasent à loisir. C'est ainsi que je suis toujours au courant de ce qui se passe chez le vieil avare.

— Bénie soit la crevasse de la chambre de Marianna ! Je vais écrire une lettre à ma bien-aimée ! Marguerite la lui portera.

— Non, non, s'écria Salvator, Marguerite nous servira, sans devenir ta messagère d'amour. D'ailleurs ton bavardage pourrait tomber dans les mains de Pasquale et causer mille embarras à Marianna qui est sur le point de jouer

ce vieux Pantalon. La manière dont elle l'a reçu, lorsque nous l'avons rapporté à sa maison, l'a entièrement converti. Il pense fermement que Marianna lui a donné au moins la moitié de son cœur et qu'il ne lui reste plus qu'à conquérir l'autre. Pour Marianna, depuis qu'elle a sucé le venin de tes baisers, elle est devenue de trois ans plus prudente, plus expérimentée et plus fine. Non seulement elle a persuadé à son oncle qu'elle n'a pris aucune part au tour que nous lui avons joué, mais elle l'a convaincu qu'elle nous détestait et qu'elle ferait tous ses efforts pour nous éloigner; et Pasquale, pour la récompenser, lui a promis de condescendre à tous ses désirs. La modeste Marianna n'a rien exigé de plus de *Zio Carissimo*, que d'aller avec lui au théâtre de la porta del Popolo, voir il signor Formica. Là-dessus,

le vieux jaloux a tenu conseil avec le docteur Pyramide et Pitichinaccio, et ils ont enfin résolu que Marianna irait demain au théâtre; Pitichinaccio doit l'accompagner. Le docteur Pyramide et Pasquale iront chercher cette nuit le petit nain à sa demeure, pour l'avoir sous la main, et demain ce noble trio se rendra avec la belle Marianna au théâtre del signor Formica devant la porta del Popolo.

Il est nécessaire de dire ce qu'étaient le signor Formica et le théâtre de la porta del Popolo.

Rien n'était plus affligeant pour les Romains que les désappointemens qu'ils éprouvaient au temps du carnaval, lorsque les impressarii ou entrepreneurs de théâtre, étaient malheureux dans le choix de leurs compositeurs et de leurs sujets; lorsque le primo te nor du théâtre de l'Argentina avait per-

du sa voix en route, lorsque le *primo huomo* du *téatro Valle* souffrait d'un rhume; bref, lorsque les divertissemens auxquels on s'attendait, se trouvaient perdus, et que le *Giovedi Grasso* [1] venait couper court à toutes les espérances qu'on nourrissait encore.

Presqu'immédiatement après un triste carnaval de ce genre, un certain Nicolo Musso ouvrit, devant la porta del Popolo, un théâtre sur lequel il ne devait représenter que de petites bouffonneries improvisées. L'annonce fut faite dans un style spirituel et piquant, et les Romains qui étaient affamés de quelques divertissemens dramatiques, conçurent une idée favorable de l'entreprise de Musso. L'arrangement du théâtre ou plutôt des tréteaux, n'annonçait pas que l'entrepreneur fût

1 Jeudi gras.

dans une situation brillante. Il ne s'y trouvait ni orchestre ni loges. Au lieu de ces divisions, on avait établi au fond de la salle une galerie, au centre de laquelle brillait l'écusson du comte Colonna, qui avait pris Musso et son théâtre sous sa protection. Une petite élévation autour de laquelle pendaient quelques tapisseries qui, selon la nécessité, représentaient tantôt un bois, tantôt un salon ou une rue, servait de scène. De rudes banquettes de bois, offertes aux spectateurs, complétaient l'ameublement de la salle, et ces sièges incommodes n'étaient pas de nature à faire cesser le mécontentement qui éclatait de toutes parts, à la vue d'un théâtre aussi chétif, qu'on avait annoncé avec tant de pompe. Mais à peine les deux premiers acteurs qui parurent eurent-ils prononcé quelques paroles, que le public devint attentif; et

à mesure que la pièce avançait, l'attention s'accrut; bientôt on passa à l'assentiment, puis à l'admiration, et enfin au plus haut degré d'enthousiasme, qui éclata par des éclats de rire, des applaudissemens, et des bravos prolongés.

En effet, on ne pouvait rien voir de plus accompli que ces représentations improvisées de Nicolo Musso, qui étincelaient de verve, d'esprit et d'abandon, et qui fustigeaient d'une façon sanglante les folies du jour. Chacun des comédiens donnait à son rôle un caractère inimitable, mais le Pasquarello entraînait surtout les spectateurs par le talent qu'il avait d'imiter jusqu'à s'y méprendre, la voix, la figure et les attitudes des personnages connus dans Rome. Un esprit peu ordinaire semblait animer l'homme qui remplissait l'emploi de Pasquarello, et que l'on

nommait signor Formica, et souvent il survenait dans son ton et dans ses mouvemens quelque chose de si inattendu que les spectateurs se sentaient glacés du frisson de la peur au milieu du rire le plus fou. Auprès de lui paraissait le docteur Graziano dont la pantomime et l'organe étaient d'une bouffonnerie sans égale, et qui disait les choses du monde les plus réjouissantes, sans déplacer un des muscles de son visage. C'était un vieux Bolonais nommé Maria Agli qui jouait le rôle de docteur Graziano. En peu de temps toute la bonne compagnie de Rome dut affluer au petit théâtre de Nicolo Musso; il n'était partout question que du signor Formica, et dans les rues comme au théâtre, on n'entendait que ces mots : *Oh Formica! Formica Bénédetto. Oh Formicissimo!* On regardait Formica comme une ap-

parition surnaturelle, et plus d'une vieille femme qui avait failli mourir de rire au théâtre disait avec gravité quand on blâmait le moindrement le jeu de Formica : *Scherza coi Fanti e lascia Star santi!* Cela venait de ce que, hors du théâtre, le signor Formica était entouré d'un profond mystère. On ne l'apercevait nulle part, et tous les efforts qu'on fit pour le rencontrer, furent inutiles. Nicolo Musso gardait un silence impitoyable sur la demeure de Formica.

Tel était le théâtre que Marianna aspirait avec tant d'ardeur, à voir.

— Allons attaquer l'ennemi en face, dit Salvator; le retour du théâtre à la ville nous offre la meilleure occasion.

Il fit part à Antonio d'un nouveau projet auquel celui-ci consentit avec joie, parce qu'il espérait arracher sa bien-aimée des mains de l'indigne Ca-

puzzi. Il se réjouissait surtout d'avance du plaisir de châtier le docteur Pyramide.

Lorsque la nuit fut venue, Salvator et Antonio prirent tous deux leurs guitares, et se rendirent à la rue Ripetta pour aigrir le vieux Capuzzi, en donnant à Marianna la plus charmante sérénade qu'on pût entendre. Salvator jouait et chantait admirablement, et Antonio remplit son emploi de ténor presqu'aussi bien qu'eût pu le faire Odoardo Cecarelli. Le signor Pasquale parut sur son balcon et voulut forcer les chanteurs à se taire, en leur adressant des injures; mais les voisins que la musique avait attirés à leurs fenêtres, lui crièrent qu'il fatiguait assez souvent leurs oreilles par sa musique infernale, et qu'il les laissât une fois entendre une belle voix. Pasquale se vit ainsi forcé d'écouter, à

son grand martyre, presque toute la nuit, les chants d'amour que Salvator et Antonio adressaient à Marianna. Marianna, elle-même, se montra au balcon, en dépit de tous les efforts que fit Capuzzi pour l'éloigner.

Le soir du jour suivant, la plus belle compagnie qu'on eût jamais vu sortir de la rue Ripetta, se dirigea vers la porta del Popolo. Elle attira tous les yeux, et on se demanda si le carnaval avait oublié encore quelques-uns de ses masques dans la ville. Le signor Pasquale Capuzzi avec un bel habit à l'espagnole, le chapeau surmonté d'une plume jaune, toute neuve, conduisait la belle Marianna, dont on distinguait seulement la taille élancée, car son visage était couvert d'un voile épais. De l'autre côté, marchait le signor Splendiano Accoramboni enseveli sous sa grande perruque qui lui couvrait

tout le dos; de sorte que de loin il semblait qu'on vît une tête immense marcher sur deux petites jambes. Immédiatement derrière Marianna se traînait un petit monstre; c'était Pitichinaccio en habit de matrone, couleur de feu, la tête recouverte d'un réseau orné de rubans.

Ce soir-là, le signor Formica se surpassa, et, ce qu'on n'avait pas encore vu, il mêla à son rôle de petits airs dans lesquels il imita la manière de plusieurs chanteurs connus. Le goût du théâtre que le vieux Capuzzi avait porté jadis presque jusqu'à la folie, se réveilla en lui avec une vivacité nouvelle. Il baisa avec ravissement les mains de Marianna, et jura qu'il ne passerait pas une soirée sans visiter le théâtre de Nicolo Musso. Il éleva signor Formica jusqu'aux nues, et se joignit de toutes ses forces aux applau-

dissemens des spectateurs. Le signor Splendiano se montra moins satisfait, et avertit Capuzzi et la belle Marianna de ne pas rire d'une façon si immodérée, nommant d'une haleine vingt maladies qui pourraient résulter d'un trop grand ébranlement de la rate. Marianna et Capuzzi n'accordaient nulle attention à ces avis. Pour Pitichinaccio, il se sentait tout malheureux. Il avait été forcé de prendre place derrière le docteur Pyramide qui l'ombrageait entièrement avec sa vaste perruque. Il n'apercevait pas la moindre partie de la scène ni des comédiens; et, en outre, il était tourmenté sans relâche par deux femmes malicieuses qui étaient assises auprès de lui. Elles le nommaient une charmante signora, lui demandaient si, en dépit de sa jeunesse, il était déjà marié et s'il avait des enfans, qui, disaient-elles, devaient être de char-

mantes créatures. Le pauvre Pitichinaccio sentait des gouttes de sueur froide ruisseler sur son front; il ne cessait de trépigner, de geindre et de maudire sa misérable existence.

Lorsque la représentation fut achevée, le signor Pasquale attendit que tous les spectateurs fussent écoulés. On éteignait la dernière lumière à laquelle le signor Splendiano venait d'allumer un petit falot, lorsque Capuzzi, accompagné de Marianna et de ses amis, reprit lentement le chemin de la ville.

Ils étaient encore passablement éloignés de la porta del Popolo, lorsqu'ils se virent tout-à-coup entourés par plusieurs personnes enveloppées de manteaux. Au même moment, le flambeau du docteur frappé violemment, tomba et s'éteignit. Capuzzi et le docteur demeurèrent sans voix. Alors une clarté

rougeâtre tomba sur les personnages qui les entouraient, et quatre pâles têtes de mort regardèrent le docteur du fond des cavités étincelantes de leurs yeux vides.

— Malheur! malheur! à Splendiano Accoramboni! s'écrièrent-elles d'une voix sourde. Puis, une de ces figures s'approcha de lui, et dit : Me connais-tu, me connais-tu, Splendiano? Je suis Cordier, le peintre français que tu as enterré la semaine passée, et que tes médecines ont mis sous terre!

Le second s'approcha : Me connais-tu, Splendiano? Je suis Kuffner, le peintre allemand que tu as empoisonné avec tes maudites pilules!

Le troisième vint à son tour : Me connais-tu, Splendiano? Je suis Lliers, le Flamand que tu as tué, ainsi que mon frère, avec tes électuaires, pour nous voler nos tableaux!

Le quatrième dit enfin : Me connais-tu ? Je suis Ghigi, le peintre napolitain, que tu as étouffé avec tes poudres !

Et tous les quatre répètent : Malheur à toi, Splendiano ! maudit docteur Pyramide ! il faut que tu descendes avec nous dans l'enfer. On t'attend : partons, partons ! — A ces mots, ils se jetèrent sur le malheureux docteur, l'enlevèrent en l'air, et l'emportèrent avec la rapidité du vent.

Quelque horreur qu'éprouvât le signor Pasquale, en voyant ainsi emporter son ami, il montra toutefois un merveilleux courage. Pitichinaccio avait caché sa tête sous le manteau de Capuzzi, et celui-ci avait toutes les peines du monde à s'en débarrasser.

— Remets-toi, dit Capuzzi ; viens avec moi, ma colombe ; mon digne ami Splendiano est au diable. Que saint

Bernard, qui était lui-même un grand médecin, l'assiste, si ces enragés de peintres, qu'il a trop vite menés à sa Pyramide, lui tordent le col! — Qui chantera donc maintenant mes parties de basse? Et ce petit coquin de Pitichinaccio me serre tellement la gorge, en tirant mon manteau, que de six semaines je ne pourrai produire un son! Ne sois plus inquiète, ma Marianna, ma douce espérance, tout est passé.

Marianna assura qu'elle avait surmonté sa frayeur, et pria Capuzzi de ne pas s'occuper d'elle; mais celui-ci ne la retint que plus fermement, et assura que pour rien au monde il ne lui laisserait faire seule un pas au milieu de ces ténèbres.

Au moment où le signor Capuzzi se disposait à se remettre en route, quatre figures de diable, qui semblaient sortir de dessous terre, s'arrêtèrent

devant lui : Pasquale Capuzzi, maudit fou! Viens, diable amoureux! nous sommes tes compagnons; nous te cherchons pour t'emmener en enfer avec ton camarade Pitichinaccio. — Ainsi crièrent les diables. Capuzzi tomba par terre avec Pitichinaccio, et tous les deux poussèrent des cris effroyables.

Marianna s'était débarrassée de son vieux tuteur, et s'était retirée à l'écart. Un des diables la serra tout doucement dans ses bras, et lui dit : Ah! Marianna! ma Marianna! j'ai donc enfin réussi. Mes amis emmènent Pasquale. Partons ensemble; nous trouverons bientôt un asile.

— Mon Antonio! murmura doucement Marianna.

Mais tout-à-coup, des flambeaux vinrent éclairer la scène, et Antonio se sentit frapper sur l'épaule ; il se dé-

tourna avec la rapidité de l'éclair, tira son épée du fourreau, et s'élança sur celui qui l'avait frappé et qui levait le stylet sur lui. Il aperçut alors ses amis qui se battaient contre une troupe de sbires. Avec quelque vaillance qu'ils se défendissent, ils eussent infailliblement succombé, vu le nombre de leurs adversaires, si deux hommes n'étaient venus tout-à-coup se jeter dans leurs rangs et attaquer les sbires. Un des étrangers étendit du premier coup, à ses pieds, le sbire qui avait frappé Antonio.

Le combat fut décidé en peu d'instans, tous ceux des sbires qui n'étaient pas blessés s'enfuirent vers la porta del Popolo, en poussant de grands cris.

Salvator Rosa (ce n'était personne autre que lui qui était accouru au secours d'Antonio) voulut courir à leur poursuite; mais Maria Agli qui était

venu avec lui, et qui l'avait vigoureusement secondé malgré son grand âge, s'y opposait, disant que la garde placée à la porte del Popolo, les arrêterait sans doute. Ils se rendirent tous alors chez Nicolo Musso qui reçut les amis dans sa petite maison, non loin du théâtre. Les peintres déposèrent leurs masques et leurs manteaux barbouillés de phosphore, et Antonio pansa les blessures de Salvator, d'Agli et des autres jeunes gens, qui n'étaient pas dangereuses.

Le tour, quelque fort et hardi qu'il était, eût réussi, si Salvator et Antonio n'eussent perdu de vue quelqu'un qui avait tout gâté. Michele qui avait été autrefois un brava et un sbire, et qui était en quelque sorte le domestique de Capuzzi, l'avait suivi, au théâtre, à quelque éloignement il est vrai, parce que le glorieux Capuzzi avait honte d'un valet en guenilles, comme l'était Michele.

Lorsque les spectres lui apparurent, Michele qui ne craignait ni la mort ni le diable, se douta de quelque chose, courut à la porta del Popolo, y ramassa tous les sbires qu'il trouva, et revint tomber sur les diables au moment où ils se disposaient à enlever Pasquale. Ce dernier avait profité du tumulte pour emporter Marianna, évanouie dans ses bras, et s'était sauvé avec une rapidité sans égale, suivi de son inséparable nain.

Le lendemain matin, on trouva auprès de la pyramide de Cestius, le docteur Splendiano entièrement roulé et enfoncé dans sa perruque où il dormait profondément, comme dans un lit bien mol et bien chaud. Lorsqu'on le réveilla, il battit la campagne, et on eut peine à le convaincre qu'il se trouvait encore à la surface de la terre et dans Rome. Enfin, lorsqu'on le ra-

mena à sa maison, il remercia de sa délivrance la sainte vierge et tous les saints, jeta par la fenêtre toutes ses teintures, ses essences, ses électuaires et sa poudre, brûla ses recettes, et jura de ne guérir désormais ses patients que par l'imposition des mains, comme l'avait fait jadis un célèbre médecin, dont le nom ne me revient pas à la mémoire, en ce moment.

— Je ne sais, dit le lendemain Antonio à Salvator, quelle rage s'est allumée en moi depuis que mon sang a coulé? Mort et ruine à ce misérable Capuzzi! Je le tuerai, s'il fait résistance, et j'enlèverai Marianna!

— Admirable invention! dit Salvator en riant; parfaitement imaginé! Je ne doute pas non plus que tu aies trouvé un moyen d'amener par les airs ta Marianne à la place d'Espagne, afin qu'on ne te saisisse pas et qu'on ne te

pende pas, avant que tu arrives à ce lieu d'asile. — Non, mon cher Antonio! la violence n'est bonne à rien, et tu penses bien que le signor Pasquale est maintenant sur ses gardes. D'ailleurs, notre escapade a fait du bruit; et la risée générale qu'a excitée le traitement que nous avons fait subir à Pasquale et à Splendiano, a éveillé la police de son sommeil habituel. Non, Antonio, tenons-nous à la ruse : *Con arte e con inganno si vive mezzo l'anno, con inganno e con arte si vive l'altra parte* [1] Ainsi parle dame Catherine, et elle a raison. Dans peu de jours, tu enlèveras réellement ta Marianna. J'ai instruit de tout Nicolo Musso et Formica, et nous arrangerons

---

[1] Si l'art et la ruse vous font vivre une moitié de l'année, la ruse et l'art vous font vivre l'autre moitié.

cela ensemble de façon à ne pas manquer notre coup. Console-toi, Antonio, signor Formica va venir à ton aide.

— Signor Formica, dit Antonio d'un air de mépris ; à quoi peut ici aider ce baladin ?

— Oh ! oh ! s'écria Salvator, ayez du respect pour signor Formica, je vous en prie, mon maître. Ne savez-vous pas que signor Formica est une espèce de sorcier initié aux sciences occultes ? Je vous le dis, signor Formica viendra à votre aide. Le vieux Maria Agli, l'admirable docteur Graziano, le Bolonais, est aussi de notre complot, et il joue un rôle important. C'est du théâtre de Musso que tu enlèveras Marianna.

— Salvator, dit Antonio, vous me bercez d'espérances trompeuses ; comment pensez-vous que Pasquale se dé-

cide jamais à retourner au théâtre de Musso?

— Il n'est pas si difficile de l'attirer que tu penses. On aura plus de peine à le décider à entrer au théâtre sans ses compagnons. Pour toi, prépare-toi à emmener Marianna à Florence où ton talent te procurera bientôt des appuis et des connaissances. Repose-toi sur moi pour le reste. Quelques jours de repos, puis à l'ouvrage. Encore une fois, Antonio, le signor Formica viendra à ton aide.

CHAPITRE V.

LES DEUX CAPUZZI.

Le signor Capuzzi ne savait que trop bien qui lui avait préparé la disgrâce de la porta del Popolo, et on peut imaginer quelle colère l'animait contre Antonio et Salvator Rosa. Il s'efforçait de

consoler Marianna, qui se disait malade de frayeur, mais qui ne l'était en effet que du chagrin d'avoir vu le maudit Michele l'enlever à son Antonio. Marguerite lui apportait assiduement des nouvelles de son bien-aimé, et elle mettait toute sa confiance dans l'esprit entreprenant de Salvator. Elle attendait d'un jour à l'autre quelque nouvel événement, et en attendant, elle se consolait en tourmentant le vieux Pasquale, qui, dans son amour, se prêtait à tous les caprices de sa pupille. Lorsqu'elle avait épuisé sur lui toute sa mauvaise humeur, et qu'elle souffrait enfin qu'il touchât de ses lèvres ses petites mains de rose, il jurait qu'il ne quitterait pas les genoux du pape, avant d'avoir obtenu une dispense pour épouser sa nièce.

Quelques jours s'étaient écoulés, lorsqu'un matin, vers l'heure de midi,

Michele arriva en toute hâte, et vint annoncer qu'un personnage était en bas, et demandait avec instance à parler au signor Pasquale Capuzzi.

— O puissances du ciel! s'écria le vieillard en colère. Ne sais-tu pas, misérable, que je ne reçois aucun étranger dans ma maison?

— L'étranger, dit Michele, avait fort bonne mine; c'était un homme d'âge, il s'exprimait fort bien, et se nommait Nicolo Musso.

— Nicolo Musso, dit Capuzzi en réfléchissant, celui qui a le théâtre de la porta del Popolo; que peut-il me vouloir? — A ces mots, il ferma soigneusement la porte, et descendit pour aller causer avec Nicolo, sous le péristyle.

— Mon digne signor Pasquale, dit Nicolo en s'avançant vers lui et en le saluant avec aisance, que je suis heu-

reux de pouvoir faire votre connaissance. Que de remercîmens ne vous dois-je pas! Depuis que les Romains vous ont vu à mon théâtre, vous le meilleur appréciateur des arts, le premier des virtuoses, ma recette et ma vogue ont doublé. Je ne suis que plus mortifié de ce que quelques mauvais sujets ont osé vous assaillir sur la route à votre retour. Par tous les saints, signor Pasquale, ne gardez pas rancune à mon théâtre à cause de cela, et que cet attentat que je maudis, ne me prive pas de votre visite.

— Mon bon signor Nicolo, répondit Pasquale en se rengorgeant, soyez assuré que je n'ai jamais éprouvé autant de plaisir qu'à votre théâtre. Votre Formica, votre Agli, sont des comédiens qui n'ont pas leurs égaux. Mais la frayeur qui a presque causé la mort de mon ami, le signor Splendiano Ac-

coramboni, et la mienne, a été trop grande; elle ne m'a pas fait prendre en aversion votre théâtre, mais bien le chemin qui y conduit. Mettez votre théâtre sur la place del Popolo ou dans la rue Babuina, ou dans la rue Ripetta, je ne manquerai pas une seule soirée d'y venir, mais il n'y a pas de puissance sur terre qui me fasse aller à la porta del Popolo, une fois la nuit venue.

Nicolo soupira, comme obsédé par un profond souci.

—Cela me touche rudement, dit-il, plus rudement que vous ne croyez peut-être, signor Pasquale. — Hélas! j'avais mis en vous toutes mes espérances! Je venais implorer votre assistance!

— Mon assistance? demanda le vieillard étonné. En quoi aurais-je pu vous assister, signor Nicolo?

— Mon bon signor Pasquale, répondit Nicolo en tirant son mouchoir et en essuyant ses larmes, mon excellentissime signor Pasquale, vous aurez remarqué que mes comédiens mêlent des ariettes à leurs rôles. Je pensais à introduire peu à peu un orchestre, et enfin, esquivant les ordonnances, à risquer un opéra. Vous, signor Capuzzi, vous êtes le premier compositeur de toute l'Italie, et sans l'incroyable légèreté des Romains et la jalousie des Maestri, on n'entendrait que vos compositions sur les théâtres. Je voulais vous prier humblement de m'accorder quelques momens pour les faire exécuter, autant que mes faibles ressources le permettent.

— Mon brave signor Nicolo, dit Capuzzi, pourquoi donc nous entretenons - nous ici dans la rue? Ayez la complaisance de monter quelques mar-

ches ! Venez avec moi dans ma pauvre demeure !

A peine Nicolo fut-il entré dans la chambre, que Capuzzi prit une grosse liasse de musique, la détacha, s'empara d'une guitare, et commença une effroyable cacophonie, mélange discordant de miaulemens et d'aboiemens, qu'il nommait un air de bravoure.

Nicolo trépignait comme un bienheureux. Il soupirait, il soufflait, et s'écriait dans les pauses : bravo ! bravissimo ! — Benedetissimo Capuzzi ! Jusqu'à ce qu'enfin, dans un excès d'enthousiasme, il tomba aux genoux de Pasquale, et les embrassa si violemment qu'il le fit crier de douleur. Par tous les saints ! c'en est assez, signor Nicolo, vous allez me renverser !

— Non, s'écria Nicolo. Non, signor Pasquale, je ne me relèverai pas, avant que vous m'ayez promis de me donner

cette divine ariette, pour que Formica puisse la chanter après-demain sur mon théâtre!

— Vous êtes un homme de goût, dit Pasquale, un homme d'un tact profond! A quel autre mieux qu'à vous pourrais-je confier mes compositions! Vous aurez toutes mes ariettes.... Mais lâchez-moi! — Hélas, je ne pourrai les entendre, tous mes chefs-d'œuvre. — Laissez-moi donc, signor Nicolo.

— Non, s'écria Nicolo en serrant toujours fortement les jambes sèches et frêles de Capuzzi; signor Pasquale, je n'abandonnerai pas cette place avant que vous ne m'ayez donné parole de venir après-demain à mon théâtre. Craignez-vous une nouvelle attaque? Ne pensez-vous pas que les Romains, lorsqu'ils auront entendu vos ariettes, ne vous ramèneront pas en triomphe,

avec des torches? Mais quand cela n'arriverait pas, moi et mes camarades bien-aimés, nous vous escorterons jusqu'à votre demeure.

— Vous voulez m'accompagner vous-même avec vos camarades! Combien de gens êtes-vous bien?

— Nous aurons de huit à dix personnes à vos ordres. Êtes-vous décidé à exaucer ma prière?

— Formica, murmura Pasquale, a une belle voix.

— Décidez-vous, de grâce! s'écria Nicolo en le serrant de plus près.

— Vous me répondez que je reviendrai sain et sauf au logis? dit Pasquale.

— J'y engage mon honneur et ma vie! s'écria Nicolo.

— Tope! dit Pasquale. J'irai après-demain à votre théâtre.

Nicolo se releva, et pressa si forte-

ment Pasquale dans ses bras qu'il lui coupa presque la respiration.

En ce moment, Marianna entra. Le signor Pasquale lui fit en vain signe de s'éloigner; elle n'y donna aucune attention, et s'avançant vers Musso, elle lui dit comme en colère : Vous cherchez en vain à attirer mon oncle dans votre théâtre, signor Musso. Vous oubliez l'attaque affreuse que nous avons eu à essuyer de la part d'infâmes ravisseurs, et qui m'a presque coûté la vie! Jamais je ne souffrirai que mon oncle s'expose à un danger semblable. Renoncez à vos projets, maître Nicolo. N'est-ce pas, mon oncle? vous ne vous risquerez plus sur cette dangereuse route de la porta del Popolo?

En vain Pasquale chercha-t-il à la rassurer en disant que Musso avait promis de pourvoir à sa sûreté.

— Je m'en tiens à ce que j'ai dit,

mon oncle, reprit Marianna. Je vous conseille de ne pas vous rendre à ce théâtre. Pardonnez-moi de parler ainsi en votre présence, signor Nicolo. Vous êtes, je le sais, en rapport d'amitié avec Salvator Rosa, et aussi avec Antonio Scacciati. Comment pouvons-nous nous fier à vous, puisque vous êtes d'intelligence avec nos ennemis mortels.

— Quel soupçon! s'écria Nicolo tout effrayé, quel effroyable soupçon! Signora. Me jugez-vous donc si méchant? Ai-je donc une si mauvaise renommée, que vous pensiez ainsi de moi? S'il en est ainsi, faites-vous accompagner par Michele, qui vous a déjà sauvée et qui prendra avec lui une nombreuse troupe de sbires.

— Que dites-vous? répondit Marianna en le regardant fixement. Vous proposez que des sbires nous accompagnent? Allons, signor Nicolo, je vois

que mes soupçons étaient injustes. Pardonnez-moi mes paroles inconsidérées. Et cependant je ne puis vaincre mes inquiétudes, et je prie encore mon cher oncle de ne pas se rendre à votre invitation.

Le signor Pasquale avait écouté tout ce discours avec attention; il ne put se contenir plus long-temps, il tomba à genoux devant sa nièce, prit ses mains, les baisa, les couvrit de ses larmes, et s'écria hors de lui : Ma céleste Marianna, que ces inquiétudes, que ces craintes me touchent! Ah! c'est bien là l'aveu que tu m'aimes!

Et il la supplia de se calmer, et de venir écouter avec lui au théâtre la plus divine des ariettes.

On peut se figurer la peine que dut prendre le signor Pasquale pour persuader au docteur Pyramide et à Pitichinaccio de retourner avec lui au

théâtre. Splendiano ne s'y résolut qu'après avoir reçu d'un moine bernardin un *agnus dei* qui était efficace contre les diables et les démons, et Pitichinaccio n'y consentit qu'à condition qu'il quitterait ses habits de science pour prendre un costume d'abbé.

Ce que Salvator craignait le plus allait donc arriver, car il prétendait que son plan ne pourrait réussir que si Pasquale et Marianna étaient séparés de leurs guides ordinaires; mais le hasard le servit encore en cette circonstance.

Dans la même nuit, des cris plaintifs se firent entendre tout à coup, dans la rue Ripetta, devant la maison du signor Pasquale; c'était un si affreux concert de plaintes, d'injures, et de gémissemens que tous les voisins en

furent réveillés, et que les sbires qui venaient de poursuivre un meurtrier jusqu'à la place d'Espagne, soupçonnant un nouveau meurtre, accoururent avec leurs flambeaux. Lorsqu'ils arrivèrent au lieu d'où partaient les cris, ils trouvèrent le petit Pitichinaccio étendu sur le pavé, et Michele frappant avec un énorme gourdin sur le docteur Pyramide qui s'enfuyait, tandis que le signor Pasquale accourait l'épée à la main sur le furieux Michele. Autour d'eux gisaient des débris de guitares brisées en éclats. On arrêta le bras de Capuzzi qui eût infailliblement transpercé Michele. Lorsque celui-ci aperçut, à la lueur des flambeaux, ce qu'il avait fait, il resta pétrifié de surprise, puis il poussa un cri effroyable, et demanda pardon en s'arrachant les cheveux. — Ni le docteur Pyramide, ni le nain, n'étaient blessés, mais ils étaient

hors d'état de bouger, et on les transporta dans leur logis.

Le signor Pasquale s'était lui-même attiré ce malheur.

Depuis la sérénade d'Antonio et de Salvator, il avait fait tous ses efforts pour empêcher qu'on ne la renouvelât, et il avait promis à Michele une bonne récompense s'il parvenait à frotter les épaules des premiers chanteurs qui se présenteraient. Malheureusement il oublia lui-même cette recommandation, et il imagina de faire à Marianna la galanterie de la régaler des ariettes qu'il avait composées et qu'on devait chanter le lendemain sur le théâtre de Musso. Il alla secrètement chercher ses fidèles amis, et les amena sous sa fenêtre. Mais à peine avaient-ils fait entendre les premiers accords, que Michele, joyeux de pouvoir enfin gagner sa récompense, s'élança de la maison,

et les battit impitoyablement. Le signor Pasquale se vit ainsi forcé de se passer du secours du docteur et de Pitichinaccio, et de se rendre sans eux au théâtre.

S'il se fût trouvé un moine auprès du signor Pasquale, lorsqu'il sortit de sa maison avec Marianna pour se rendre au théâtre de Nicolo Musso, on eût pu croire que ce couple marchait à l'échafaud. Devant eux marchait, d'un air rébarbatif, le vaillant Michele, armé jusques aux dents, et vingt sbires les suivaient à quelques pas.

Nicolo reçut solennellement Pasquale et sa nièce, à la porte de son théâtre, et les conduisit tout proche de la scène, à une place qui avait été réservée pour eux. Le signor Capuzzi se sentit très-flatté de ces marques d'honneur, il regarda autour de lui avec orgueil, et sa joie fut d'autant

plus grande qu'il remarqua qu'on n'avait placé que des femmes auprès de lui et de Marianna. — Derrière les tapisseries de la scène, on entendait deux violons et une basse qui cher chaient à s'accorder; le cœur battit a Pasquale, et il fut frappé comme d'un coup électrique, lorsque la ritournelle de son ariette commença.

Formica s'avança sous le costume de Pasquarello et chanta la plus misérable des ariettes, celle de Capuzzi, qu'il accompagna de gestes forcés. Le théâtre retentit des rires prolongés des spectateurs. On cria de toutes parts : *Pasquale Capuzzi, Compositore virtuoso celeberrimo bravo! Bravissimo!* Pasquale était plongé dans une mer de délices. L'ariette achevée, on cria de tous côtés de faire silence, car le docteur Graziano, représenté par Nicolo Musso lui-même,

s'avança sur la scène, se bouchant les oreilles et criant que Pasquarello cessât enfin ses maudits croassemens.

Le docteur demanda à Pasquarello depuis quand il s'était habitué à brâiller de la sorte, et où il avait déterré cette abominable ariette?

Pasquarello répondit à cela, qu'il ne savait pas ce que voulait dire le docteur; qu'il en était de lui comme des Romains qui n'avaient pas de goût pour la bonne musique et qui n'accordaient pas d'attention aux plus grands talens. Cette ariette, dit-il, était du plus grand virtuose et du plus grand compositeur vivant, au service de qui il avait l'honneur d'être, et qui l'instruisait lui-même dans le chant et la musique.

Graziano se mit alors à chercher et nomma une multitude de virtuoses et de compositeurs connus; mais à chaque

nom célèbre, Pasquin secouait la tête avec mépris.

Enfin Pasquarello s'écria que le docteur montrait une grossière ignorance, en ne connaissant pas même le premier compositeur de son temps, qui n'était nul autre que le signor Pasquale Capuzzi, dont lui Pasquarello était le serviteur et l'ami.

Le docteur Graziano se mit alors à partir d'un éclat de rire, et s'écria à son tour : Comment, Pasquin, après avoir quitté mon service où vous attrapiez toujours quelque quattrino, outre votre entretien et vos gages, vous êtes allé vous engager chez le plus vieux fat qui ait jamais rempli son ventre de maccaroni, chez un fou de carnaval qui se pavane dans les rues comme un coq après la pluie, chez l'avare le plus fieffé, chez un pied-plat amoureux qui crie comme une chèvre affamée lors-

qu'il veut chanter, et met aux abois tous les chats de la rue Ripetta !

Pasquarello, fort en colère, répliqua que c'était l'envie qui faisait parler le docteur, le cœur sur la main (*col cuore in mano*); que le docteur n'était pas l'homme qu'il fallait pour juger le signor Pasquale Capuzzi di Sinigaglia, et Pasquarello se mit à faire un long panégyrique comique de son nouveau maître, dans lequel il trouvait toutes les vertus cardinales et théologales; il finit par la description de sa personne qu'il donna pour le modèle des grâces et de la perfection humaine.

— Voilà mon maître lui-même, qui vous répondra mieux que moi, s'écria enfin Pasquarello. — Le signor Pasquale Capuzzi parfaitement semblable par ses traits, sa tournure, son costume et sa marche, au Capuzzi qui était dans la salle, s'avança sur la scène.

La ressemblance était si merveilleuse, que ce dernier, frappé d'effroi, abandonna la main de Marianne qu'il n'avait pas quittée un seul instant, et se tâta lui-même pour s'assurer qu'il était bien éveillé et que ce n'était pas lui qu'il voyait sur le théâtre de Nicolo Musso.

Le Capuzzi du théâtre embrassa cordialement le docteur Graziano, et lui demanda des nouvelles de sa santé. Le docteur répondit que son appétit était fort bon, son sommeil tranquille, pour le servir *per servirlo;* mais que, pour ce qui concernait sa bourse, elle était d'une maigreur effrayante. Il avait donné la veille, afin de plaire à sa bonne amie, son dernier ducat pour une paire de bas couleur de romarin, et il se disposait en ce moment à aller voir un banquier pour savoir s'il voudrait lui prêter trente ducats.

— Comment ne vous adressez-vous pas à votre meilleur ami? dit Capuzzi. Tenez, mon bon signor, voilà trente ducats.

— Pasquale, que fais-tu! s'écria l'autre Capuzzi, de sa place, à demi-voix.

Le docteur Graziano parla alors d'intérêts, d'obligation écrite; mais le signor Capuzzi déclara qu'il n'exigeait absolument rien d'un ami tel que l'était le docteur.

— Pasquale, as-tu perdu l'esprit? s'écria Capuzzi de sa place, d'une voix plus haute.

Le docteur Graziano quitta son prêteur, après beaucoup d'embrassemens. Pasquarello s'approcha alors de Capuzzi, lui fit de profondes salutations, éleva son mérite jusqu'aux nues, et lui dit que sa bourse étant attaquée de la même maladie que celle du docteur,

il le suppliait aussi de la guérir. Capuzzi, sur le théâtre, se mit à rire, et lui jeta quelques ducats.

— Pasquale! Pasquale! s'écria Capuzzi dans la salle, es-tu possédé du diable?

On lui commanda de se taire.

Pasquarello continua de chanter les louanges de Capuzzi, et en vint à l'ariette que Pasquale avait composée, et qui devait charmer tous les cœurs. Capuzzi, sur le théâtre, frappa amicalement l'épaule de Pasquarello, et lui dit en riant qu'on voyait bien qu'il n'entendait rien à la musique, qu'autrement il se serait aperçu que cette ariette, comme toutes celles qu'il donnait pour siennes, étaient volées à Frescobaldi et à Carissimi.

— Tu mens par ta gorge, coquin! s'écria le Capuzzi de la salle en se levant de sa place. On lui ordonna de nou-

veau de se taire, et on le força de se rasseoir.

— Il est temps, dit le Capuzzi du théâtre, de songer à des choses plus sérieuses. Je veux donner demain un grand repas, mon cher Pasquarello, et il faut que tu me procures tout ce qui est nécessaire. — A ces mots, il tira de sa poche une longue liste des mets les plus rares et les plus dispendieux, qu'il se mit à lire, et à chaque mets, Pasquarello disait le prix qu'il coûtait, et en recevait aussitôt l'argent.

— Pasquale! coquin! prodigue! maudit fou! s'écria à chaque mets le Capuzzi de la salle, et sa fureur augmentait en proportion des frais du plus fou des repas.

Lorsque la liste fut épuisée, Pasquarello demanda enfin à Capuzzi pour quel motif il préparait une si brillante fête.

— C'est demain le plus heureux jour de ma vie, répondit le Capuzzi du théâtre. Sache, mon cher Pasquarello, que je célèbre demain le mariage de ma charmante nièce Marianna. J'accorde sa main à un brave jeune homme, au premier de nos artistes, à Antonio Scacciati.

A peine le Capuzzi du théâtre eut-il prononcé ce nom, que l'autre Capuzzi s'écria, les poings levés et l'œil étincelant : C'est ce que tu ne feras pas, misérable Pasquale! Viens donc la jeter dans les bras d'un vaurien, ta tendre Marianna, ta vie, ton espoir, ton tout! Ah! maudit fou, essaie d'exécuter ton projet, et je te ferai passer tes idées de noces à grands coups de bâton.

Mais le Capuzzi de la scène, non moins animé que l'autre, lui cria d'une voix grêle : Que tous les diables s'emparent de ta personne, maudit Pas-

quale! Vieil avare, fat décrépi! Prends garde à toi, si tu ne veux pas que je te traite comme tu le mérites, et que je ne t'enfonce un bonnet à cornes sur 'es oreilles!

Et tout en jurant et en gesticulant, le comédien se mit à réciter l'une après l'autre vingt histoires ridicules sur celui qu'il représentait. — Essaie donc de troubler la joie de ces deux amans que le ciel a faits l'un pour l'autre! lui cria-t-il enfin.

En cet instant, on vit apparaître au fond du théâtre Antonio Scacciati et Marianna dans les bras l'un de l'autre. La rage donna des forces au vieux Capuzzi : d'un bond il se trouva sur la scène, il tira son épée et s'élança sur le prétendu Antonio. Au même moment, il se sentit retenir avec force par un officier de la garde papale, qui lui dit d'un ton sévère : Remettez-vous, si-

gnor Pasquale, vous êtes au théâtre de Nicolo Musso, où vous jouez, sans le savoir, un rôle fort réjouissant. Vous ne trouverez ici ni Antonio ni Marianna.

Les deux personnes que Capuzzi poursuivait étaient des comédiens, et il ne vit autour de lui que des visages étrangers. L'épée tomba de ses mains tremblantes, il reprit haleine comme après un rêve pénible, se frotta le front et les yeux, et s'écria d'une voix terrible : Marianna! Marianna!

Mais ses cris ne vinrent pas jusqu'à elle. Antonio avait profité de ce moment pour pénétrer jusqu'à sa maîtresse, et l'entraîner vers une petite porte où un vetturino les attendait avec sa voiture. Ils partirent aussitôt, et se dirigèrent rapidement vers Florence.

Pasquale voulut les poursuivre; mais

l'officier l'arrêta pour qu'il eût à répondre de l'incartade qu'il venait de commettre, en attaquant les comédiens à main-armée. Le pauvre Capuzzi fut donc ramené par les mêmes sbires qui devaient le défendre; il revint comme un prisonnier dans la nuit qui devait être témoin de son triomphe.

CHAPITRE VI.

L'ACADEMIA DE' PERCOSSI.

Tout est soumis, sous le soleil, à des variations perpétuelles; mais rien n'est plus variable que les dispositions des hommes. Le blâme le plus amer atteint le lendemain celui qui la veille rece-

vait les éloges les plus outrés, et on foule aux pieds ce qu'on adorait naguères.

Il ne se trouvait personne à Rome qui ne rît du vieux Pasquale Capuzzi, de sa sale avarice, de sa jalousie farouche; et qui ne souhaitât la délivrance de la pauvre Marianna. Et maintenant qu'Antonio avait enlevé sa maîtresse, tous les sarcasmes se tournaient en compassion pour le vieillard qu'on rencontrait dans les rues de Rome, marchant lentement, et la tête baissée, d'un air inconsolable. Un malheur arrive rarement seul. Bientôt après le départ de Marianna, Pasquale perdit son plus fidèle ami. Le petit Pitichinaccio mourut étouffé par une amande qu'il avala trop gloutonnement, au moment où il faisait une cadence. Pour le docteur Pyramide, il abrégea lui-même sa vie, par une faute qu'il

commit en écrivant. Les coups que Michele lui avait administrés, lui avaient occasionné une fièvre violente. Il résolut de se guérir lui-même par un remède qu'il avait inventé, et écrivit une recette dans laquelle il se trompa de dose. A peine eut-il avalé cette médecine, qu'il retomba sur son oreiller et ne se releva jamais.

L'animadversion générale ne ménagea pas non plus Salvator Rosa, l'auteur principal des maux du vieux Pasquale. — C'est bien-là, disait-on, un compagnon de Mas'Aniello, qui prête sa main à tous les mauvais coups, et dont le séjour à Rome ne peut manquer d'être pernicieux aux Romains !

La cabale qui se forma dès-lors contre Salvator Rosa, parvint bientôt à arrêter l'essor de son génie. Il sortait sans cesse de son atelier des tableaux admirables; mais les prétendus con-

naisseurs haussaient toujours les épaules, ils trouvaient tantôt les montagnes trop bleues, tantôt les arbres trop verts, ou les figures trop longues, blâmaient la disposition et s'efforçaient de toutes manières, de diminuer le mérite de Salvator. Les académiciens de San Luca qui ne pouvaient oublier la réception du chirurgien, le persécutaient tout particulièrement, et s'écartaient même de leurs attributions, en critiquant les vers que faisait Salvator et qui souvent étaient pleins de grâce !

Salvator sentit vivement la conduite de ses ennemis, le chagrin et le découragement s'emparèrent de lui, et il composa, dans cette disposition, deux tableaux qui mirent tout Rome en émoi. L'un de ces tableaux représentait l'instabilité des choses humaines, et on reconnaissait dans la principale figure, sous le costume de la plus basse des

filles publiques, la maîtresse bien connue d'un cardinal. Le second tableau représentait la fortune distribuant des faveurs. Des barettes de cardinal, ses mitres, des médailles, des rubans, tombaient sur des brebis hébétées, sur des ânes et sur d'autres animaux immondes, tandis que des hommes au port fier et noble se promenaient en haillons. Salvator avait donné un libre cours à sa mauvaise humeur, et chaque animal portait les traits d'un personnage marquant dans Rome. Ce fut un débordement général de haine contre Salvator, et il compta plus d'ennemis que jamais.

Dame Catherine vint l'avertir, les larmes aux yeux, de se tenir sur ses gardes. Elle avait remarqué que des inconnus rôdaient pendant la nuit autour de la maison, et que toutes les démarches de Salvator étaient surveil-

lées. Ce peintre vit qu'il était temps de quitter Rome. Dame Catherine et ses deux filles furent les seules personnes dont il se sépara avec douleur. Il se rendit à Florence où le duc de Toscane l'avait souvent appelé. Là, il fut dédommagé par les distinctions les plus flatteuses, des tourmens qu'il avait eu à supporter dans Rome. Le duc lui fit de riches présens, et les savans, les poètes les plus célèbres du temps se pressèrent autour de lui. Il suffira de nommer parmi eux Evangelista Coricelli, Valerio Pimentelli, Bastista Ricciardi, Andrea Cavalcanti, Pietro Salvati, Philippo Apolloni, Volumnio Bandelli et Francesca Rovai; et Salvator sut si bien animer ces réunions, qu'elles avaient l'aspect le plus pittoresque. La salle où l'on servait le repas ressemblait à un bois épais, rempli d'arbustes en fleurs et de sources vives, et les

plats même étaient ornés de la façon la plus bizarre. Cette assemblée qui avait lieu dans la maison de Salvator Rosa, reçut le nom d'*Academia de' Percossi*.

Salvator ne négligeait pas non plus son ami Antonio, qui vivait paisiblement avec Marianna, et menait la belle vie d'artiste. Ils pensaient souvent au vieux Pasquale qu'ils avaient trompé, et à ce qui s'était passé au théâtre de Nicolo Musso. Antonio demanda à Salvator comment il se faisait que Agli ou Formica eût pris si chaudement sa cause, et celui-ci fit cesser son étonnement en lui apprenant que ce comédien était son ancien ami. Cependant Marianna ne pouvait retenir ses larmes en songeant que le frère de son père emporterait sa haine contre elle au tombeau, et le souvenir du vieux Pasquale

troublait son bonheur. Salvator les consolait en leur disant que le temps adoucirait le ressentiment du vieillard, et que le hasard l'amènerait un jour auprès d'eux.

Nous verrons que Salvator était un bon prophète.

Quelques mois s'étaient écoulés, lorsqu'un jour Antonio accourut dans l'atelier de Salvator. Il était pâle et hors d'haleine.

— Salvator! s'écria-t-il, mon ami, mon protecteur, je suis perdu si vous ne venez à mon secours. Pasquale Capuzzi est ici; il a obtenu un ordre d'arrestation contre moi, comme ravisseur de sa nièce.

Mais, dit Salvator, que peut faire le signor Pasquale contre toi? N'as-tu pas été uni par l'Église avec sa nièce?

— Ah! répondit Antonio au désespoir, les bénédictions de l'Église ellemême ne me protégeront pas. Dieu sait quel chemin Pasquale a trouvé pour arriver au neveu du pape! C'est lui qui l'a pris sous sa protection et qui lui a fait espérer que le Saint-Père casserait mon mariage avec Marianna.

— Maintenant, je comprends tout, dit Salvator. C'est la haine que me porte le neveu du pape qui cause ton malheur. Apprends donc que cet orgueilleux et grossier personnage figurait parmi les animaux de mon tableau que la fortune comblait de ses dons. Par tous les saints! je ne sais comment remédier à cela.

A ces mots, Salvator, qui n'avait pas cessé de travailler, déposa sa palette, son pinceau et son appui, s'arrêta devant son chevalet, les bras croisés, et fit quelques tours dans l'atelier, tandis

que le pauvre Antonio baissait les yeux en silence.

Enfin, Salvator s'arrêta devant Antonio et s'écria en riant : Écoute, ami, je ne puis rien faire contre un si puissant adversaire; mais il est quelqu'un qui te servira, c'est le signor Formica.

— Ah! dit Antonio, ne riez pas d'un malheureux pour lequel il n'est plus d'espoir.

— Veux-tu déjà désespérer de nouveau? dit Salvator en riant; je te le dis, Antonio, notre ami Formica t'aidera à Florence comme il t'a aidé à Rome. Va consoler Marianna, et attends paisiblement la fin de tout ceci. J'espère que vous ferez tous les deux ce que le signor Formica, qui se trouve justement ici, vous dira de faire.

Antonio le promit de bon cœur, et s'en alla moins désespéré qu'il n'était venu; car il avait une confiance entière

dans les ressources que trouvait l'esprit de son ami Salvator.

Le signor Pasquale Capuzzi ne fut pas peu surpris en recevant une invitation solennelle de l'*Academia de Percossi*. — On sait donc apprécier mon mérite à Florence, se dit-il, et l'on honore ici le talent mieux qu'on ne le fait à Rome !

Il se para donc de son mieux, et se rendit à l'académie. On le reçut avec de grands témoignages de respect. On en appela si souvent à son jugement, on parla tant des soins qu'il avait rendus aux arts, qu'il se sentit animé d'une verve toute nouvelle, et qu'il parla sur maintes choses avec plus de sens qu'on aurait pu s'y attendre. D'ailleurs, jamais Pasquale ne s'était vu traité avec autant de magnificence ; jamais il n'avait bu des vins plus enivrans, et il oublia bientôt tous ses chagrins et la fâcheuse

affaire qui l'amenait à Florence. Les académiciens avaient coutume de faire jouer de petites pièces dans leurs réunions, et le poète dramatique Philippo Appolloni demanda que la fête fût terminée par un divertissement de ce genre.

Quelques momens après, le fond de la salle s'ouvrit, et on aperçut un petit théâtre avec quelques sièges pour les spectateurs. — Par tous les saints! s'écria Pasquale effrayé, c'est là le théâtre de Nicolo Musso!

Sans faire attention à ses cris, Evangelista Tornelli et Andrea Cavalcanti, tous deux hommes d'un extérieur grave et respectable, le conduisirent à un siège devant le théâtre, et prirent place auprès de lui.

A peine se fut-il assis qu'on vit paraître sur le théâtre Formica dans le costume de Pasquarello!

— Maudit Formica! s'écria Pasquale en se levant et en le menaçant du poing. Un regard sévère de Toricelli et de Cavalcanti lui commanda le silence.

Pasquarello gémit, pleura, maudit son sort déplorable, et prétendit qu'il ne savait plus comment faire pour rire encore un peu. Il termina ses lamentations en disant que, de désespoir, il se couperait certainement la gorge, s'il pouvait voir du sang sans se trouver mal, ou qu'il se jetterait dans l'Arno, si, malheureusement pour lui, il ne savait nager.

Le docteur Graziano entra en scène et demanda à Pasquarello la cause de son chagrin.

Pasquarello lui demanda s'il ignorait ce qui s'était passé dans la maison de son maître, le signor Pasquale Capuzzi di Sinigaglia, et s'il ne savait pas qu'un maudit coquin avait enlevé la belle

Marianna, nièce de ce gentilhomme.

— Ah! je le vois, murmura Capuzzi, vous voulez vous justifier auprès de moi, signor Formica; mais nous verrons bien.

Le docteur Graziano fit connaître la part qu'il prenait à cet événement, et dit qu'il fallait que le ravisseur eût été bien rusé pour échapper aux recherches de Capuzzi.

— Oh! oh! répondit Pasquarello, ne pensez pas, docteur, que ce scélérat de Scacciati ait échappé aux perquisitions du signor Capuzzi, soutenu par ses puissans amis. Antonio a été arrêté, son mariage avec Marianna cassé, et Marianna est revenue bon gré mal gré avec nous.

— Est-elle arrêtée? Ce maudit Antonio est-il pris? ô mon brave Formica! s'écria Capuzzi.

— Vous prenez trop de part à cette

comédie, signor Pasquale, dit sérieusement Cavalcanti. Laissez donc parler les acteurs, sans les interrompre de cette sorte.

Pasquale, un peu honteux, se remit en silence sur sa chaise.

Le docteur Graziano demanda ce qui s'était passé.

— Il s'est passé un mariage, dit Pasquarello. Marianna s'est repentie de ce qu'elle avait fait; le signor Pasquale a, pendant ce temps, obtenu une dispense, et il a épousé sa nièce.

— Tout est donc rentré dans l'ordre, dit le docteur, et je ne vois pas là de motif pour s'affliger.

Pasquarello se mit alors à gémir de plus belle, et finit par se laisser tomber comme accablé par sa douleur.

Le docteur courut çà et là avec inquiétude; il se plaignait de n'avoir pas de sels, chercha dans toutes ses po-

ches, et en tira enfin une châtaigne rôtie qu'il tint sous le nez de Pasquarello. Celui-ci se remit un peu, lui dit d'attribuer cet accident à la faiblesse de ses nerfs, et raconta qu'aussitôt après son mariage avec Capuzzi, Marianna était tombée dans une mélancolie profonde, qu'elle avait sans cesse prononcé le nom d'Antonio et repoussé Capuzzi; mais que celui-ci n'avait cessé de la tourmenter. Alors il se mit à raconter mille traits de folie que Pasquale avait faits, disait-il, et qu'on racontait en effet dans Rome. Capuzzi s'agitait sur son siége, et murmurait de temps en temps : Maudit Formica! tu mens! Quel mauvais démon te suggère donc toutes ces méchancetés? Sans Toricelli et sans Cavalcanti qui le gardaient avec leurs regards sévères, il eût infailliblement éclaté.

Pasquarello termina en disant que

l'infortunée Marianna avait enfin succombé à sa douleur profonde et aux tourmens que le vieillard lui faisait endurer, et qu'elle avait péri à la fleur de ses ans.

En ce moment, on entendit les accens terribles d'un *de profundis* chanté par des voix rauques, et des pénitens couverts de longues robes noires s'avancèrent, portant un cercueil ouvert, dans lequel on voyait Marianna étendue, le visage découvert. Un autre signor Pasquale Capuzzi suivait le cortége en s'arrachant les cheveux.

A cette vue, Pasquale ne put retenir ses gémissemens et s'écria : Marianna! ma pauvre Marianna! ô malheureux que je suis!

Qu'on se représente ce cercueil ouvert, cette jeune fille immobile et sans vie, entourée des pénitens qui psalmodiaient l'office des morts; auprès

d'eux, le docteur Graziano et Pasquarello exprimant leur douleur par des postures bouffonnes, et les deux Capuzzi criant et fondant en larmes!

Tout à coup, le théâtre s'obscurcit, le tonnerre gronda, les éclairs brillèrent, et un fantôme menaçant, qui avait les traits de Pietro, le père de Marianna, mort à Sinigaglia, apparut sur la scène.

— Mon frère, Pasquale! cria-t-il d'une voix lamentable, qu'as-tu fait de ma fille? Vas, meurtrier de mon enfant! c'est en enfer que t'attend ta récompense!

Capuzzi tomba sans mouvement, comme frappé par la foudre, et au même moment, l'autre Capuzzi se renversa sur sa chaise. Le fond de la salle se referma, et le théâtre, Marianna, Capuzzi, le spectre de Pietro, tout disparut. Le signor Pasquale était

si profondément évanoui qu'on eut peine à rappeler ses sens.

Enfin, il se réveilla et poussa un profond soupir. Puis, il étendit les mains devant lui comme pour éloigner quelqu'un et s'écria : Laisse-moi, Pietro! laisse-moi! A ces mots, il fondit en larmes et prononça plusieurs fois le nom de Marianna.

— Remettez-vous, signor Pasquale, dit Cavalcanti. Votre nièce n'est morte que sur le théâtre. Elle vit, elle est ici pour implorer votre pardon et vous supplier d'oublier la faute que l'amour lui a fait commettre.

Au même instant, Marianna et Antonio vinrent se jeter aux genoux du vieillard qu'on avait étendu dans un fauteuil. Marianna en larmes le suppliait de lui pardonner, et Antonio joignait ses prières à celles de sa femme.

Les yeux de Pasquale étincelèrent de rage : Ah! maudit fourbe, s'écria-t-il, et toi vipère que j'ai nourrie dans mon sein, fuis loin de moi. Veux-tu encore empoisonner ma vie !

Le grave Toricelli s'approcha alors de Capuzzi et lui représenta tous les maux que pourrait causer son obstination, tandis que Marianne s'écriait d'une voix touchante que son oncle lui donnerait la mort, s'il la séparait de son Antonio.

On voyait que le vieillard soutenait avec lui-même une lutte pénible. Il soupira, il se cacha le visage de ses deux mains, et ses regards se tournaient tantôt vers Antonio, tantôt vers sa nièce : enfin la colère disparut peu à peu de ses traits, il s'écria : Eh bien! je vous pardonne! loin de moi l'idée de troubler votre bonheur, je cède à vos sages exhortations, seigneur Toricelli;

vous avez raison, Formica m'a montré sur le théâtre tous les maux qu'entraînerait ma rigueur. Je suis guéri, bien guéri de ma folie. Mais où est le signor Formica, mon digne médecin, que je le remercie mille fois de la guérison qu'il a opérée?

Pasquarello s'approcha. Antonio se jeta à son cou et s'écria : O signor Formica, vous à qui je dois ma raison, rejetez ce masque difforme, que je voie votre visage, et que Formica ne soit pas plus long-temps un être mystérieux pour moi!

Pasquarello ôta son capuchon et son masque qui semblait une figure naturelle tant il était artistement fait, et ce Formica, ce Pasquarello se changea en... Salvator Rosa!

— Salvator! s'écrièrent à la fois avec surprise Marianna, Antonio et Capuzzi.

— Oui, reprit celui-ci, c'est Salva-

tor Rosa, que les Romains n'ont pas voulu reconnaître pour un peintre, pour un poète, et qui a recueilli pendant un an sur le théâtre de Musso, sans être connu d'eux, leur ravissement et leur enthousiasme ! C'est Salvator Formica qui t'a tiré de l'embarras, mon cher Antonio !

— Salvator, dit le vieux Capuzzi, Salvator Rosa, bien que je vous aie tenu pour mon plus fâcheux ennemi, j'ai toujours honoré votre talent, et maintenant je vous aime comme un digne ami et je vous prie de vous intéresser à moi.

— Parlez, mon digne signor Pasquale, dites-moi le service que je puis vous rendre, et soyez assuré d'avance que je ferai tout ce que vous exigerez de moi.

Capuzzi prit la main de Salvator et lui dit doucement : — Signor Salvator,

vous pouvez tout sur Antonio. Priez-le qu'il me permette de passer le reste de mes jours avec lui et ma chère Marianne à qui je veux un jour laisser mon bien. — Et qu'il ne se fâche si je baise quelquefois la main de sa chère enfant, et si, le dimanche, avant d'aller à la messe, je la prie de m'arranger ma moustache, car personne sur terre ne s'entend mieux qu'elle à cela !

Salvator eut peine à s'empêcher de rire, mais avant qu'il pût répondre Antonio et Marianne prirent le vieillard dans leurs bras et lui jurèrent qu'ils seraient heureux de l'accueillir dans leur maison. Antonio ajouta qu'il permettait que Marianne arrangeât les moustaches du signor Pasquale, non pas seulement les dimanches, mais encore tous les jours.

La joie fut générale et un splendide festin termina cette belle journée.

LA VIE D'ARTISTE.

CONTES FANTASTIQUES.

LA VIE D'ARTISTE.

Un des meilleurs tableaux du célèbre Hummel, représente une société dans une locanda italienne; une treille chargée de grappes et de feuilles voluptueusement groupées, une table

couverte de flacons et de fruits, auprès de laquelle sont assises, l'une en face de l'autre, deux femmes italiennes. L'une d'elles chante, l'autre joue de la guitare; entre elles est un *abbate* qui joue le rôle de maître de chapelle. Sa *battuta* supendue, il attend le moment où la signora achèvera enfin par un long *trillo* la cadence qu'elle fait les yeux levés vers le ciel; la guitariste suit ses mouvemens avec attention, et se prépare à frapper fortement l'accord à la dominante. L'abbé est plein d'admiration; il jouit délicieusement et en même temps il attend avec anxiété. Pour rien au monde, il ne voudrait manquer le moment de frapper la mesure. A peine ose-t-il respirer, il voudrait lier les ailes à chaque mouche, à chaque insecte qui le fatigue de son bourdonnement. Aussi la venue de l'hôte affairé qui apporte dans le mo-

ment fatal le vin qu'on lui a demandé, ne lui semble-t-elle que plus pénible. C'est le désespoir qui se peint pour la première fois sur ses joues vermeilles. Les accidens de la lumière se jouent à travers les pampres de la treille; elle a une libre issue dans la campagne, et laisse voir un cavalier arrêté devant la locanda, et qui se rafraîchit sans quitter la selle.

J'ai toujours admiré ce charmant tableau; mais il m'a surtout semblé merveilleux, parce qu'il représente fidèlement une scène de ma vie, avec les portraits frappans des personnes qui y figurèrent. On sait que la musique a toujours fait mes délices. Dans mon enfance, je n'avais pas d'autres sentimens, et je passais mes jours et mes nuits à chercher des accords sur le vieux piano fêlé de mon oncle. La musique était peu en honneur dans le

petit bourg qu'il habitait, et il ne s'y trouvait personne qui pût m'instruire dans cet art, qu'un vieil organiste opiniâtre, qui ne voyait que les notes mortes et qui me tourmentait avec ses fugues et ses toccades discordes et monotones. Je soutins courageusement ces épreuves, et mon ardeur ne put se ralentir. Souvent l'organiste me reprenait avec aigreur; mais il n'avait qu'à jouer un morceau avec sa vieille et vigoureuse manière, et j'étais réconcilié avec lui et avec la musique. Maintes fois, j'éprouvais des impressions singulières; et certains morceaux du vieux Sébastien Bach produisaient sur moi l'effet d'une histoire de revenans bien terrible et me causaient de ces frissons de terreur auxquels on s'abandonne avec tant de ravissement dans les tendres années de l'enfance. Mais le paradis s'ouvrait devant moi, lors-

que, dans les soirées d'hiver, la clarinette de la ville avec ses élèves, soutenus par une couple de dilettanti caducs, venaient donner un concert où je frappais les timbales, emploi qui m'était délégué à cause de la justesse de mon oreille. Depuis, j'ai vu combien ces concerts étaient fous et ridicules. D'ordinaire, mon maître jouait deux concertos de Wolff ou d'Emmanuel Bach, un amateur de clarinette se mettait aux prises avec les compositions de Stamitz, et le receveur des impôts dépensait tant de souffle dans sa flûte qu'il éteignait régulièrement les deux lumières placées sur son pupitre, qu'on était sans cesse forcé de rallumer. Pour le chant, il ne fallait pas y songer; ce qui causait un grand déplaisir à mon oncle. Il parlait encore avec enthousiasme du temps où les quatre chantres des quatre églises se

réunissaient dans la salle de concert pour exécuter l'opéra de *Charlotte à la Cour*. Il vantait surtout la tolérance qui présidait à ces réunions, car outre les deux chantres des églises catholiques et protestantes qui consentaient à concerter ensemble, il s'en trouvait deux autres qui faisaient partie, l'un de la communion française et l'autre de la communion allemande. Au milieu de ses regrets, mon oncle se souvint qu'il existait dans le bourg une demoiselle de cinquante-cinq ans, qui vivait d'une faible pension qu'elle recevait comme ancienne cantatrice de la cour, et il pensa qu'elle pourrait encore embellir nos concerts. Elle reçut superbement son invitation et se fit long-temps prier. Enfin, elle céda, et consentit à exhumer ses anciens airs de bravoure. C'était une demoiselle singulière, sa petite et maigre per-

sonne est encore vivante dans ma mémoire. Elle avait coutume d'entrer fort gravement, sa partie à la main, et d'incliner moelleusement le haut de son corps pour saluer l'assemblée. Elle portait une bizarre coiffure, au-devant de laquelle était attaché un bouquet de fleurs de pâte d'Italie, qui tremblottait et vacillait tandis qu'elle chantait. Quand elle avait terminé son morceau au bruit des applaudissemens, elle remettait sa partie à mon maître, à qui il était alors permis de puiser dans la tabatière de porcelaine de l'ancienne cantatrice de la cour, faveur qu'il recevait en apparence avec toute l'humilité concevable; mais dès qu'elle s'était éloignée et que mon oncle, qui s'était déclaré son admirateur, s'était retiré dans sa chambre, le vieil organiste se mettait à parodier le chant défectueux de la cantatrice, ce qu'il faisait

de la façon du monde la plus mordante et la plus burlesque.

Mon maître l'organiste méprisait souverainement le chant ; et je partageais ce mépris qui ne faisait qu'ajouter à ma rage musicale. Il m'instruisit avec le plus grand zèle dans le contre point, et bientôt, je composai les fugues les plus difficiles. J'étais un jour en train d'exécuter une de mes compositions, (c'était le jour de la fête de mon oncle,) lorsqu'un domestique de l'auberge voisine entra pour nous annoncer deux dames étrangères qui venaient d'arriver. Et avant que mon oncle eût pu quitter sa robe de chambre à fleurs , les deux dames entrèrent. On sait combien l'apparition des étrangers produit d'effet sur les habitans des petites villes; la vue de ces deux femmes était bien faite pour causer quelque émotion , et leur présence m'agita d'une façon

singulière. Qu'on se figure deux Italiennes sveltes et élancées, habillées de mille couleurs selon la dernière mode, se présentant avec hardiesse comme des virtuoses et cependant avec grâce ; elles s'avançèrent vers mon oncle et lui adressèrent quelques paroles harmonieuses et sonores. Mon oncle ne comprit pas un seul mot ; il se recula avec embarras et montra de la main le sopha. Elles prirent place et se dirent l'une à l'autre quelques mots qui résonnaient comme de la musique. Enfin, elles firent comprendre à mon oncle, qu'elles étaient cantatrices, qu'elles voyageaient pour donner des concerts, et qu'elles venaient s'adresser à lui pour qu'il les aidât dans leur entreprise musicale.

Tandis qu'elles se parlaient, j'avais entendu leurs prénoms, et il me semblait que je pouvais déjà mieux les

comprendre. Laurette semblait la plus âgée , elle regardait autour d'elle avec des yeux étincelans, et elle parlait à mon pauvre oncle abasourdi, avec une volubilité entraînante et en multipliant ses gestes vifs et gracieux. Elle n'était pas fort grande, mais voluptueusement arrondie, et mon œil se perdit plus d'une fois dans des charmes qui ne m'avaient encore jamais frappé. Térésina, plus grande, plus élancée, au visage long et sérieux, parlait peu et se faisait mieux comprendre. De temps en temps, elle souriait d'un air singulier; il semblait qu'elle prît plaisir à voir mon bon oncle qui s'efforçait de s'ensevelir au fond de sa robe de chambre de soie à grand ramage. Enfin elles se levèrent; mon oncle promit d'arranger le concert pour le troisième jour, et fut invité ainsi que moi qui leur avait été présenté comme un jeune virtuose,

à venir le soir prendre la *ciocolata* chez les deux sœurs.

Nous descendîmes lentement les marches de l'escalier, et nous arrivâmes chez les deux Italiennes, un peu émus, comme des gens exposés à courir une aventure. Après que mon oncle qui s'était longuement préparé, eut dit sur l'art beaucoup de belles choses que personne ne comprit; après qu'un chocolat brûlant m'eut deux fois brûlé la langue, douleur que j'endurai sans mot dire avec la constance de Scévola, Laurette annonça qu'elle voulait nous chanter quelque chose. Térésina prit la guitare, s'accorda et toucha quelques accords. Jamais je n'avais entendu cet instrument, et le son sourd et mystérieux que rendaient les cordes vibra profondément dans mes oreilles. Laurette commença sur un ton très-bas qu'elle soutint jusqu'au fortissimo, et

qui se termina brusquement par une octave et demie, en un jet hardi et compliqué. Je me souviens encore des paroles du début : « *Sento l'amica speme.* » Je sentais ma poitrine se nouer; jamais je n'avais soupçonné de semblables effets! Mais quand Laurette s'éleva toujours avec plus de liberté et de hardiesse sur les ailes du chant, quand les tons devinrent de plus en plus éclatans, le sentiment de la musique, si long-temps mort et vide dans mon âme, se réveilla et embrâsa mon cœur. Ah! je venais d'entendre, pour la première fois, un accent musical.—Les deux sœurs se mirent à chanter ensemble les duos purs et graves de l'abbé Steffani. L'alto plein et sonore de Térésina pénétrait jusqu'au fond de mon âme. Je ne pouvais réprimer mes mouvemens intérieurs, les larmes coulaient de mes yeux en abondance. En vain

mon oncle me lançait-il des regards mécontens; je n'y donnais nulle attention, j'étais hors de moi. Les deux cantatrices se complaisaient à mon émotion; elles s'informèrent de mes études musicales, j'eus honte de mes leçons et je m'écriai avec la hardiesse que donne l'enthousiasme, que j'entendais pour la première fois la musique! — *Il bon fianculllo*, murmura Laurette avec un accent doux et touchant. De retour au logis, je fus saisi d'une sorte de rage; je ramassai toutes les toccades et toutes les fugues que j'avais rabotées, j'y joignis même quarante-cinq variations sur un canon composé par l'organiste, et je jetai le tout au feu, m'abandonnant à un rire infernal lorsque je vis ces milliers de notes, courir en étincelles flamboyantes, sur les cendres noires et carbonisées de mes cahiers. Alors je m'assis au piano, et j'essayai d'imiter

d'abord les sons de la guitare, puis de répéter le chant des deux sœurs.

—Cesseras-tu bientôt de nous déchirer les oreilles? s'écria mon oncle qui apparut subitement à minuit dans ma chambre; en même temps, il éteignit les deux lumières et regagna son appartement qu'il venait de quitter. Il fallut obéir. Le sommeil m'apporta le secret du chant. — Je le crus du moins, car je chantai miraculeusement: *Sento l'amica speme.* Le lendemain, dès le matin, mon oncle avait déjà recruté tout ce qui savait tenir un archet ou souffler dans une flûte. Il mettait de l'orgueil à montrer combien notre musique était bien organisée; mais il joua de malheur. Laurette mit une grande scène sur le pupitre; dès le récitatif, tous les exécutans se trouvèrent en confusion; aucun d'eux n'avait une idée de l'accompagnement.

Laurette criait, tempêtait; elle pleurait de colère et d'impatience. L'organiste était au piano; elle l'accabla des reproches les plus amers, il se leva et gagna la porte en silence. La clarinette de la ville que Laurette avait traitée *d'asino maledetto*, mit son violon sous son bras et son chapeau sur sa tête. Il se dirigea également vers la porte, et fut suivi des musiciens qui mirent leurs archets dans les cordes, et dévissèrent leurs embouchures. Les seuls dilettanti restaient à leur place, et le receveur des impôts s'écria d'un ton lamentable : O Dieu, quel jour funeste! — Toute ma timidité m'avait abandonné, je barrai le chemin à la clarinette, je la suppliai, je la conjurai de rester, et je lui promis, tant ma crainte était grande, de lui faire six menuets avec un double trio pour le bal de la ville. — Je parvins à l'adoucir. Il revint à son pupitre,

ses camarades l'imitèrent, et bientôt l'orchestre fut rétabli; l'organiste seul manquait. Il traversait lentement le marché, mais aucun signe, aucun cri ne le décidèrent à rétrograder. Téré-sina avait regardé toute cette scène en se mordant les lèvres pour ne pas rire, et Laurette, dont la colère était passée, partageait l'hilarité de sa sœur. Elle loua beaucoup mes efforts, et me demanda si je jouais du piano; avant qu'il me fût possible de répondre, elle m'avait déjà poussé à la place de l'organiste. Jamais je n'avais accompagné le chant, ni dirigé un orchestre. Térésina s'assit auprès de moi, et me donna chaque fois la mesure; je recevais sans cesse de nouveaux encouragemens de Laurette, l'orchestre s'échauffa, et le concert alla de mieux en mieux. Dans la seconde partie, on s'entendit parfaitement, et l'effet que pro-

duisit le chant des deux sœurs paraîtrait incroyable. Elles étaient mandées à la résidence où de grandes solennités devaient avoir lieu pour le retour du prince ; elles consentirent à rester parmi nous jusqu'au jour de leur départ pour la capitale, et nous eûmes ainsi plusieurs concerts. L'admiration du public alla jusqu'au délire. La vieille cantatrice de la cour fut seule mécontente et prétendit que ces cris impertinens ne méritaient pas le nom de chant. Mon organiste disparut complètement, et moi, je fus le plus heureux des hommes !—Je passais tout le jour auprès des deux dames, je les accompagnais et je transposais des partitions à leur voix, pour leur usage, pendant leur séjour à la résidence. Lauretta était mon idéal; ses caprices, ses humeurs, sa violence inouie, ses impatiences de virtuose au piano, je sup-

portais tout avec résignation! Elle, elle seule m'avait ouvert les vraies sources de la musique.

Je me mis à étudier l'italien et à m'essayer dans la canzonetta. Quel était mon ravissement lorsque Lauretta chantait mes compositions! souvent il me semblait que les chants que j'entendais ne m'appartenaient pas, et qu'ils avaient germé dans l'âme de Lauretta. Pour Térésina, j'avais peine à m'habituer à elle; elle ne chantait que rarement, paraissait faire peu de cas de tous mes efforts, et quelquefois même il me semblait que j'étais l'objet de sa dérision. Enfin l'époque de leur départ approcha. Ce fut alors que je sentis tout ce que Lauretta était pour moi, et que je vis qu'il m'était impossible de me séparer d'elle. J'avais une voix de tenor assez passable, peu exercée il est vrai, mais qui s'était formée près d'elle

bien rapidement. Souvent je chantais avec Lauretta de ces *duettini* italiens dont le nombre est infini. Le jour du départ nous chantâmes ensemble un morceau qui commençait ainsi : *Senza di te ben mio, vivere non poss'io.* Je tombai aux pieds de Lauretta ; j'étais au désespoir ! Elle me releva en me disant : « Mais, mon ami, faut-il donc que nous nous séparions ? » Je l'écoutai avec un étonnement extrême. Elle me proposa de partir avec elle et Térésina, pour la Résidence, car disait-elle, je serais toujours forcé de quitter ma petite ville, si je voulais m'adonner à la musique. Qu'on se figure un malheureux qui se précipite dans un abîme sans fond, sans espoir de conserver la vie, et qui, au moment de recevoir le coup qui doit terminer ses jours, se trouve tout à coup dans un riant bocage, où des voix chéries le saluent des

plus doux noms. Telle était l'impression que je venais d'éprouver. Partir avec elle pour la Résidence! ce fut là mon unique pensée. Je fis si bien que je parvins à persuader à mon oncle que ce voyage m'était indispensable. Il se rendit à mes instances et il promit même de m'accompagner. Mon mécompte fut extrême. Je ne pouvais lui découvrir mon dessein de voyager avec les deux cantatrices; un catharre qui survint à mon oncle, me sauva. Je partis seul jusqu'à la première poste, où je m'arrêtai pour attendre ma déesse. Une bourse bien garnie me permettait de tout préparer convenablement. Je voulais accompagner les deux cantatrices à cheval, comme un paladin; j'avais acheté une monture assez belle, et je courus à leur rencontre. Bientôt je vis s'avancer lentement leur petite voiture à deux places. Les deux

sœurs en occupaient le fond, et, sur le siège, était assise leur soubrette, la courte et grosse Gianna, brune napolitaine. En outre, la voiture était chargée d'une multitude de caisses, de cartons et de paniers, dont les deux dames ne se séparaient jamais; deux petits épagneuls jappaient sur les genoux de Gianna, et me saluèrent de leurs aboiemens. Tout se passa fort heureusement jusqu'à la dernière station de poste où mon coursier eut la velléité de retourner au village où je l'avais pris. J'employai en vain tous les moyens pour mettre un terme à ses bonds et à ses courbettes; Térésina penchée hors de la voiture, riait aux éclats, tandis que Lauretta se cachait le visage de ses deux mains, en s'écriant que ma vie était en péril. Son désespoir redoubla mon courage, j'enfonçai mes éperons dans les flancs du coursier; mais au

même instant, je fus lancé à quelques pas sur la poussière. Le cheval demeura alors immobile, et me contempla, le cou tendu, d'un air passablement sardonique. Je ne pouvais me relever, le cocher vint à mon aide; Lauretta s'était élancée de la voiture; elle criait, elle pleurait à la fois, et Térésina ne cessait de rire jusqu'aux larmes. Je m'étais foulé le pied et il m'était impossible de remonter à cheval. Comment continuer le voyage? On attacha ma monture derrière le carrosse dans lequel je me plaçai à grand'peine. La voiture était étroite, déjà encombrée par les deux femmes et par le bagage, et l'on entendait à la fois les lamentations de Lauretta, les éclats de rire de Térésina, le bavardage de la napolitaine, les aboiemens des chiens et les cris que m'arrachait la douleur. Térésina s'écria qu'elle ne pouvait endurer plus long-

temps cette situation; d'un bond elle s'élança hors de la voiture, détacha mon cheval, s'assit de côté sur la selle et se mit à galoper devant nous. Je dois avouer qu'elle maniait son palefroi avec une habileté extrême, la noblesse de sa tournure et la grâce de son maintien se déployaient avec plus d'avantage; elle se fit donner sa guitare, et passant les rênes autour de son bras, elle chanta les premières strophes de la *Profecia del Pireneo*, cette altière romance espagnole de don Juan Baptiste de Arriaza :

Y oye que el gran rugido
Es ya trueno en los campos de Castilla
En las Asturias belico Alarido,
Voz de Vengaza en la imperial Sevilla
Junto a Valencio es rayo.
Y terremoto horrisons en Monsayo

Mira en hares guerreras,
La Espana toda hieriendo hosta sus fines,
Batir tambores, tremolar banderas,

Estallar bronces, resonar clarines,
Y aun las antiguas lanzas,
Salir del polva à renovar venganzas.

Sa robe de soie, d'une couleur éclatante, flottait en plis ondoyans, et les plumes blanches qui surmontaient son chapeau, s'agitaient çà et là comme balancées par les accords de sa voix. Je ne pouvais me lasser de la contempler, bien que Lauretta la traitât de folle et d'écervelée; elle vola ainsi sur la route en nous précédant, et ne rentra dans la voiture qu'auprès des portes de la ville.

On me vit alors dans tous les concerts, à tous les opéras, je nageais dans la musique; j'étais le répétiteur assidu de tous les duos, de toutes les ariettes et de tous les morceaux qu'il leur plaisait d'exécuter. Une prompte et étonnante révolution s'était opérée en moi. J'avais dépouillé toute ma timi-

dité de provincial, et je dirigeais la partition au piano, comme un maestro, chaque fois que ma dona chantait une scène. Mon esprit tout entier, mes pensées n'étaient plus que de douces mélodies. J'écrivais sans relâche des canzonnettes et des airs que Lauretta chantait dans sa chambre.— Mais, pourquoi refusait-elle de chanter en public des morceaux de ma composition? Quelquefois, Térésina apparaissait à ma mémoire sur un cheval fougueux, avec une lyre, comme la muse elle - même; et j'écrivais alors involontairement des chants graves et austères. Il est vrai que Lauretta jouait avec les tons comme une fée qui se balance en chantant sur la pointe des fleurs. Rien ne lui était impossible; elle surmontait toutes les difficultés. Térésina ne faisait jamais une roulade; la simple note, mais un ton pur,

long - temps soutenu, qui pénétrait dans l'âme comme un rayon de vive lumière. Je ne sais comment j'avais pu la méconnaître aussi long-temps !

Le jour du concert, au bénéfice des deux sœurs, arriva ; Lauretta chanta avec moi une grande scène d'Anfossi. J'étais, comme d'ordinaire, au piano. Le dernier final arriva. Lauretta déploya toutes les ressources de l'art, le rossignol n'eût pas trouvé des accens plus flexibles, des notes mieux soutenues, des roulades plus sonores. Cette fois même, cette perfection me sembla durer trop long-temps; je sentais un léger frisson. Au même instant, Lauretta prit haleine pour passer au *a tempo*, par une brillante fioriture. Le diable m'égara; des deux mains, je frappai un accord, l'orchestre suivit ; ce fut fait de la fioriture qui devait tout enlever. Lauretta, me jetant des

regards de fureur, saisit la partition, me la lança si violemment à la tête, que les feuilles volèrent au hasard dans la salle, et s'échappa à travers l'orchestre en renversant les musiciens et les instrumens. Dès que le *tutti* fut achevé, je courus la rejoindre; je la trouvai en larmes; elle pleurait et trépignait à la fois.

— Loin de moi, misérable! me cria-t-elle, tu es le démon qui m'a ravi ma réputation et mon honneur! éloigne-toi, monstre, ne reparais jamais devant mes yeux!

A ces mots, elle s'élança sur moi, et je m'échappai en toute hâte. Pendant la seconde partie du concert, Térésina et le maître de chapelle parvinrent enfin à adoucir cette belle en furie, et elle consentit à reparaître; elle exigea seulement que je quittasse le piano. Dans le dernier duo que chantaient les

deux sœurs, Lauretta exécuta enfin son trille d'harmonie que j'avais fait manquer; elle fut immensément applaudie, et recouvra sa bonne humeur. Cependant je ne pouvais oublier le mauvais traitement que j'avais reçu de Lauretta, en présence de tant de personnes étrangères, et je résolus de regagner dès le lendemain, ma ville natale. J'étais occupé à préparer mon bagage, lorsque Térésina entra dans ma chambre. En me voyant ainsi occupé, elle s'écria avec étonnement : Eh! quoi, veux-tu donc nous quitter! Je lui déclarai que l'offense que j'avais reçue de Lauretta ne me permettait plus de rester avec elle.

—Ainsi, dit Térésina, une folie dont Lauretta se repent déjà, t'éloigne de nous? Où pourras-tu mieux vivre dans ton art qu'avec nous deux? Il ne dépend que de toi d'empêcher Lauretta

de te traiter ainsi à l'avenir. Tu es trop doux, trop faible avec elle; et surtout, tu mets trop haut son talent. Elle a une voix assez agréable et beaucoup de charme, cela est vrai; mais ces singulières et interminables fioritures, ces bonds aventureux, ces trilles évaporés, tout ce papillotage qu'elle emploie et qu'on admire, ne ressemble-t-il pas aux sauts périlleux d'un danseur de corde? Est-ce ainsi qu'on touche notre cœur et qu'on pénètre dans notre âme? Pour moi, tous ces agrémens dont elle fait tant de cas, je ne puis les souffrir; ils m'obsèdent et m'oppressent. Et puis ce gravissement subit dans la région des trois traits, n'est-ce pas un abus de la voix humaine qui n'est touchante que lorsqu'elle reste vraie? Pour moi, je ne prise que les tons moyens et la basse. Un son pénétrant, un *portamento di*

voce me ravit par-dessus toutes choses : point de broderie inutile, une exposition ferme qui part de l'âme, c'est là le chant véritablement, et c'est ainsi que je chante ! Si tu n'aimes plus Lauretta, songe à Térésina qui t'aime tant parce que tu seras un maestro et un compositeur, d'après ta propre manière et selon l'impulsion de ton génie. Ne te fâche pas ; tous les airs maniérés et tes canzonnettes ne valent pas ce morceau.

Térésina me chanta alors de sa voix pleine et sonore, une cantate sacrée que j'avais composée quelques jours auparavant. Jamais je n'avais soupçonné que cette composition contînt autant d'effets. Les sons de sa voix agitaient tout mon être, des larmes de ravissement s'échappaient de mes yeux ; je pris la main de Térésina, je la pressai mille fois contre mes lèvres,

et je jurai de ne jamais me séparer d'elle. Lauretta vit d'un œil jaloux ma liaison avec Térésina, mais elle se contint; elle avait besoin de moi, car, en dépit de tout son talent, elle n'était pas en état d'étudier seule; elle lisait mal et elle n'était pas ſort assurée de la mesure. Térésina, au contraire, lisait tout à livre ouvert, et son tact musical tenait des prodiges. Jamais Lauretta ne montrait plus d'opiniâtreté et de violence, que lorsque je l'accompagnais. Jamais, pour elle, je ne ſrappais un accord à propos; elle regardait l'accompagnement comme un mal nécessaire, jamais on ne devait entendre le piano, il devait toujours céder à la voix, et changer de mesure chaque fois qu'une autre ſantaisie lui courait dans la tête. Je m'opposai avec fermeté à ses caprices, je combattis ses emportemens, je lui démontrai qu'il n'y

avait pas d'accompagnement sans énergie, et que la mesure était le guide indispensable du chant. Térésina me secondait fidèlement. Je ne composais plus que des morceaux d'église, et je donnais tous les *soli* à la voix de basse.

Nous parcourûmes tout le midi de l'Allemagne. Dans une petite ville, nous trouvâmes un tenor italien, qui venait de Milan et qui se rendait à Berlin. Les deux dames furent ravies de trouver un compatriote ; il ne se sépara plus d'elles, s'attacha particulièrement à Térésina, et à mon grand chagrin, je me vis réduit à un rôle secondaire. Un jour, je me disposais à entrer dans la chambre commune, une partition sous mon bras, lorsque j'entendis un colloque animé entre les deux cantatrices et le tenor. Mon nom fut prononcé; je tressaillis et j'écoutai. Je comprenais déjà si bien l'italien, que pas

un mot ne m'échappa. Lauretta contait la catastrophe du concert où je lui avais dérobé un succès par un accord frappé mal à propos.

— *Asino tedesco !* s'écria le tenor. J'eus peine à me contraindre, tant j'éprouvais l'envie d'entrer subitement et de jeter le chanteur italien par la fenêtre. Je me retins. Lauretta continua ; elle raconta qu'elle avait voulu me chasser, mais que mes prières l'avaient touchée, et qu'elle avait consenti par compassion à me laisser étudier le chant auprès d'elle. A mon grand étonnement, Térésina confirma les paroles de Lauretta.

—C'est un bon garçon, dit-elle. Maintenant, il est amoureux de moi, et il écrit tout pour l'alto. Il a quelque talent, mais il faut qu'il se débarrasse de ce je ne sais quoi de raide et d'empesé qui est particulier aux Allemands. J'es-

père faire de lui un compositeur qui écrira le contralto, car les morceaux nous manquent, ensuite je le planterai là. Il est horriblement ennuyeux avec ses tendresses et ses soupirs, et il ne me tourmente pas moins avec ses compositions qui sont souvent misérables.

— Pour moi, dit Lauretta, Dieu merci, je suis débarrassée de lui. Tu sais, Térésina, comme il m'a obsédée avec ses duos et ses ariettes!

Lauretta commença alors un duo de ma composition, qu'elle avait fort vanté; Térésina prit la seconde voix, et elles se mirent à parodier mon chant et mes gestes, de la façon la plus cruelle. Le tenor riait si brusquement, que la salle retentissait des éclats de sa voix. Une sueur froide inonda tout mon corps; je regagnai sans bruit ma chambre, dont la fenêtre donnait sur une

petite rue voisine, où se trouvait la maison de poste. Une voiture publique était déjà préparée, et les voyageurs devaient partir dans une heure. Je fis aussitôt mon bagage, je payai l'hôte, et je montai en voiture. En passant dans la grande rue, je vis les deux cantatrices à la fenêtre avec le tenor, je m'enfonçai dans le fond de la voiture, et je pensai avec joie à l'effet que produirait la lettre que j'avais laissée pour elles à l'auberge. Jamais je n'aurais soupçonné Térésina d'une telle fausseté ! cette charmante figure ne s'est jamais éloignée de ma pensée ; il me semble encore la voir, chantant des romances espagnoles, gracieusement assise sur le fougueux cheval gris pommelé, qui caracolait aux accords de la guitare. Je me souviens encore de la singulière impression que produisit sur moi cette scène, j'en ou-

bliai le mal que je ressentais; Térésina captivait tous mes sens, je la voyais devant moi comme une créature supérieure. De tels momens pénètrent profondément dans la vie, et laissent une impression que le temps, loin d'affaiblir, ne fait que colorer plus vivement. Si, jamais, j'ai composé ma romance énergique et fière, assurément l'image de Térésina et de son palefroi s'est présentée en ce moment à ma pensée.

. . . .

. . . .

Il y a deux ans, lorsque j'étais sur le point de quitter Rome, je fis une petite tournée à cheval dans la campagne romaine. Je vis une jolie fille devant la porte d'une locanda, et j'eus la fantaisie de me faire donner un verre de vin par cette charmante enfant. J'arrêtai mon cheval devant la porte, sous l'épaisse tonnelle où se prolongeaient de

longs jets de lumières. J'entendis de loin les sons de la guitare et un chant animé. J'écoutais attentivement, car les deux voix de femme produisaient sur moi une impression singulière, et réveillaient des souvenirs confus que je ne pouvais démêler. Je descendis de cheval, et je m'avançai lentement, m'enfonçant à chaque son dans la tonnelle d'où partaient ces accens. La seconde voix cessa de se faire entendre. La première chanta seule une canzonnetta. Plus je m'approchais, moins les accens de cette voix me semblaient inconnus. La cantatrice était engagée dans un final brillant et compliqué. C'était un labyrinthe de gammes ascendantes et descendantes, une pluie semée de notes disparates; enfin elle soutint longuement un ton. Mais tout à coup une voix de femme éclata en reproches, en juremens et en paroles

glapissantes. Un homme répondit, un autre se mit à rire. Une seconde voix de femme se mêla à la dispute, qui devenait de plus en plus folle, et s'animait de toute la *rabbia* italienne! Enfin, je me trouve tout près de l'extrémité de la tonnelle; un homme accourt et me jette presque à la renverse; il me regarde, et je reconnais le bon abbé Ludovico, un de mes amis de Rome.

— Qu'avez-vous donc, au nom du ciel! lui dis-je?

—Ah! signor maestro! signor maestro! s'écrie-t-il, sauvez-moi; défendez-moi contre cette furie, ce crocodile, ce tigre, cette hyène, cette diablesse de fille! Je lui marquais la mesure d'une canzonnette d'Anfossi; il est vrai qu'en frappant trop tôt l'accord, je lui ai coupé son trille; mais aussi pourquoi me suis-je avisé de regarder les yeux de

cette divinité infernale! Que le diable emporte tous les finals!

Je pénétrai fort ému, avec l'abbé, sous la vigne, et je reconnus, au premier coup-d'œil, les deux sœurs, Lauretta et Térésina. Lauretta criait et tempêtait encore, Térésina avait le teint moins animé; l'hôte, ses bras nus arrondis sur sa poitrine, les regardait en riant, tandis que la jeune servante garnissait la table de nouveaux flacons. Dès que les cantatrices m'aperçurent, elles vinrent se jeter dans mes bras.

— Ah! signor Téodoro, s'écrièrent-elles à la fois, et elles me comblèrent de caresses. Toutes les querelles cessèrent. — Voyez, dit Lauretta à l'abbé, c'est un compositeur gracieux comme un Italien, énergique comme un Allemand! Les deux sœurs s'interrompirent tour à tour avec vivacité, se mirent à conter les heureux jours que

nous avions passés ensemble, vantèrent mes profondes connaissances musicales, et convinrent qu'elles n'avaient jamais rien chanté avec autant de plaisir que les morceaux de ma composition. Enfin Térésina m'annonça qu'elle était engagée par un impressario comme première cantatrice tragique, pour le prochain carnaval ; mais qu'elle ne jouerait que sous la condition que la composition d'un opéra séria me serait confiée; car, disait-elle, la musique grave était mon fait et mon élément véritable. Lauretta, au contraire, prétendait qu'il serait fâcheux que j'abandonnasse le genre qui me convenait particulièrement, et que je ne me vouasse pas exclusivement à l'opéra-buffa; elle était engagée comme Prima Donna pour cette sorte d'opéra, et elle jura qu'elle ne chanterait rien qui ne fût écrit de ma main. De notre sépa-

ration et de ma lettre, il n'en fut pas question. Tout ce que je me permis, ce fut de rapporter à l'abbé comment, plusieurs années auparavant, un final d'Anfossi m'avait valu un traitement semblable à celui qu'il venait d'éprouver. Je traitai ma rencontre avec les deux sœurs dans le ton tragi-comique, et tout en plaisantant sur nos rapports passés, je leur fis sentir de quel poids d'expérience et de raison, les années m'avaient chargé. Il est très-heureux, leur dis-je, que j'ai fait manquer autrefois le fameux final, car les choses étaient arrangées de manière à durer pendant l'éternité, et je crois que, sans cette circonstance, je serais encore assis au piano de Lauretta.

—Mais aussi, signor! répliqua l'abbé, quel maestro a le droit de dicter des lois à la Prima Donna? et d'ailleurs,

votre faute commise dans un concert public était bien plus grande que la mienne, en petit comité sous cette vigne. Après tout, je n'étais maître de chapelle qu'en idée, et sans ces deux jolis yeux qui m'avaient étourdi, je n'aurais jamais commis une telle ânerie.

Ces paroles de l'abbé produisirent un effet merveilleux, car les yeux de Lauretta qui brillaient encore de colère, s'adoucirent tout à coup et prirent une expression de tendresse.

Nous demeurâmes tout le soir ensemble. Il n'y avait pas moins de quatorze ans que je m'étais séparé des deux sœurs, et quatorze ans changent beaucoup de choses. Lauretta avait passablement vieilli, cependant elle n'était pas encore tout-à-fait dépourvue de charmes. Térésina s'était mieux conservée, et elle n'avait rien perdu

de sa jolie taille. Elles étaient encore toutes deux vêtues de couleurs bigarrées, et leur toilette, exactement la même que jadis, avait aussi quatorze ans de moins qu'elles. A ma prière, Térésina chanta quelques-uns de ces airs graves qui m'avaient si fortement saisi autrefois; mais il me sembla qu'ils avaient autrement retenti dans mon âme; et le chant de Lauretta, bien que sa voix n'eût pas sensiblement perdu de son étendue et de sa force, était entièrement différent de celui dont j'avais conservé le souvenir. Le sentiment de comparaison entre une impression conservée et une réalité moins attrayante, me disposait peu en faveur des deux sœurs, dont l'extase apprêtée, l'admiration exagérée et la tendresse peu sincère m'étaient déjà connues. Le jovial abbé qui jouait, auprès des deux cantatrices, le doux rôle d'a-

moroso, en choyant toutefois la bouteille, me rendit ma bonne humeur, et la joie présida à notre réunion. Les deux sœurs m'engagèrent avec instance à revenir au plutôt pour leur faire quelques parties à leurs voix; mais je quittai Rome sans leur faire visite.

Et cependant c'étaient elles qui avaient réveillé en moi le sentiment de la musique et une foule d'impressions et d'idées musicales! mais c'est là justement ce qui m'empêcha de les revoir.... Chaque compositeur conserve sans doute une impression profonde que le temps ne peut affaiblir. Le génie de l'harmonie lui parla une première fois, ce fut l'accent magique qui lui révéla la puissance de son âme. Qu'une cantatrice fasse entendre à l'artiste des mélodies qui échauffent son cœur, l'avenir commence aussitôt

pour lui. Mais c'est notre lot, à nous pauvres et faibles mortels, garrottés sur la terre, de vouloir renfermer dans le cercle étroit de notre misérable réalité, ce qui est céleste et infini. Que cette cantatrice devienne notre maîtresse ou même notre femme ! le charme est détruit, et cette voix mélodieuse qui nous ouvrait les portes du ciel, sert à exprimer des plaintes vulgaires, à gronder pour un verre cassé ou pour une tache sur un habit neuf ! Heureux le compositeur qui ne revoit jamais dans cette vie terrestre, celle qui a allumé en lui le feu sacré de l'art, par une puissance mystérieuse qui s'ignore elle-même ! Qu'il gémisse d'être éloigné d'elle, qu'il languisse, qu'il se désespère, la figure de l'enchanteresse qu'il a perdue lui apparaîtra toujours comme un ton admirable et céleste ; elle vivra éternellement pour lui, couronnée de jeu-

nesse et de beauté, elle l'entourera d'un nuage de mélodies qui se renouvelleront sans cesse; elle sera l'idéal parfait dont l'image se réfléchira dans tous les objets extérieurs et qui les colorera d'un reflet délicieux!

FIN DU SECOND VOLUME.

Page 162, ligne 15, lisez *Toricelli* au lieu de *Tornelli*.

